

# Giustiniana Wynne

Un avortement au XVIII<sup>e</sup> siècle

Dominique Sarr

## Sommaire

Premier prologue	4
Deuxième prologue	5
1 – Dénonciation	7
2 – Enquête	10
3 – Disparition	15
4 – Monsieur de Sartine	22
5 – Dénouement heureux	25
6 – Padoue – 1791	28
7 – Dux – Le bal	32
8 – L’aroph	37
9 – Le couvent	42
10 – Murano	45
11 – La bibliothèque de Venise	48
Épilogue	52
Annexes	55
<i>Note sur les sources de Giustiniana</i>	55
<i>Points de repère chronologiques</i>	56

© Dominique Sarr 1975

Courriel : [dgreusard@gmail.com](mailto:dgreusard@gmail.com)

WhatsApp : +57 321 716 6526

## Giustiniana Wynne

Douze masques :

Colombine,  
Flaminia,  
Fragoletta  
Manon,  
Silvia,  
Arlequin,  
Brighella,  
Gilles,  
Lelio,  
Mario,  
Pantalone,  
Sganarelle,

Jouent les différents rôles appelés par l'intrigue ; ils passent, sur le collant complet propre à chaque masque, les costumes des rôles. Ils ne quittent pas la scène où ils s'habillent, se maquillent, procèdent aux mises en place, à vue, et constamment avec des gestes posés.

Trois aires de jeu sont aménagées dans un cadre constitué par une infrastructure de scène. Sur la plus vaste, au centre, sont jouées les scènes rapportées. Les deux aires latérales sont utilisées pour la mise en scène des récits à leurs trois époques : Paris, 1759 ; Dux, 1796 ; Venise, 1955.

Au lointain sont réservés deux espaces, l'un utilisé habituellement par les comédiens hors scène ; sur l'autre est installé un four de verrier, masqué jusqu'au dixième tableau.

Les éléments de décor sont descendus des cintres à chaque séquence. Durant les changements de tableau, numéros et noms des tableaux sont projetés sur un écran.

Dans le texte, les citations de l'époque sont annoncées par des astérisques. Pour les sources, voir la postface. Situé à la fin d'une réplique, l'astérisque signale la citation littérale de la réplique. Situé à une indication de séquence ou de réplique, il signale que l'ensemble de la séquence ou de la réplique est une citation libre.

# Premier prologue

ARLEQUIN/CASANOVA

BRIGHELLA/CASTELBAJAC

FLAMINIA/REINE DEMAY

---

## Séquence 00

*La salle est encore éclairée, sonorisation de parc.  
Arlequin entre par la salle, flânant. Juste à l'avant-scène, il est surveillé  
par Brighella et Flaminia. Il les dépasse et continue sa promenade.*

Voix de PANTALONE. — Adieu Le Nôtre ! Tu m'as ennuyé jusqu'à ce moment, et je m'accusais ; à l'avenir, je m'en vanterai. Je ne me plaisais aux Tuileries qu'en grâce de l'irrégularité des femmes que j'y rencontrais. Mais d'où vient que je n'aime pas non plus la régularité des villes ? Turin, Nancy, Lille, Windsor me déplaisent. La régularité des places me déplait aussi. Celle de Vendôme me désolait.\*

*Flaminia semble montrer Arlequin à Brighella et lui en parler. Arlequin,  
d'abord intrigué, puis soucieux, les dépasse une seconde, puis une troisième  
fois. Même jeu.*

---

# Deuxième prologue

Tous

---

01

*La salle reste dans la pénombre, lumière sur scène. Lelio, rejoint puis entouré par tous les masques, y compris les trois premiers, s'avance face au public.*

LELIO. — Ami, bonsoir. Nous sommes venus pour ton plus grand plaisir donner la commedia.

GILLES. — Nous souhaitons que ce soit pour ton plus grand plaisir. Nous ne promettons pas de te faire toujours rire.

SILVIA. — Bien au contraire. Dans notre comédie, il est surtout question d'avortement, d'enlèvement, d'héritage.

GILLES. — Et la police est sur les dents.

ARLEQUIN. — C'est très simple : celle-ci (*il montre Colombine*) voudrait bien, en l'épousant, s'assurer l'héritage du vieux barbon, pour elle et son amant.

BRIGHELLA. — Mais la voilà enceinte, et tout le château, à l'eau. Car les héritiers entendent bien ne pas se laisser faire, et dévoiler le mystère.

COLOMBINE. — Alors celui-ci (*elle désigne Arlequin*) va-t-il empêcher ce petit gêneur-là de naître.

ARLEQUIN (*amoureux*). — Comme il s'y prend, il y a tout lieu de croire qu'il n'y parviendra pas.

COLOMBINE. — Alors, pfft, plus d'héritage.

PANTALONE. — Mais, tss, tss, que ne le jouez-vous donc ! Au lieu d'avoir tout dévoilé. Voilà qu'ils n'ont plus rien à surprendre.

LELIO. — Ah – nous avons tout dit. Eh bien, nous allons le jouer. Vous n'en aurez que l'esprit plus libre pour jouir des couleurs et des ombres.

ARLEQUIN. — Et de nos mines ; car ce soir, Arlequin...

COLOMBINE. — ... Colombine...

SILVIA. — ... Silvia...

*... etc. Tous se nomment avec une esquisse de révérence.*

LELIO. — ... ne sont...

COLOMBINE. — ... que...

PANTALONE. — ... vos très zélés...

TOUS. — ... serviteurs. (*Révérence*)

*Noir.*

---

# 1. Dénonciation

Paris, le Châtelet, 7 mars 1759

BRIGHELLA/CASTELBAJAC  
 FLAMINIA/REINE DEMAY  
 LELIO/THIÉRION  
 ARLEQUIN/CASANOVA  
 COLOMBINE/GIUSTINIANA  
 MARIO/DE SARTINE  
 GILLES/DE LA VILLEGAUDIN  
 SGANARELLE/ROULIER  
 PANTALONE/RECULE

---

*Gilles et Lelio sont en scène au début du tableau.*

## 10

LELIO/THIERION. — (*écrit*) « Ce jourd’hui 7 mars 1759, huit heures du matin, en l’Hôtel et par devant nous Pierre Thiérion, commissaire du Châtelet de Paris, est comparu sieur Louis de Castelbajac, ci-devant capitaine au régiment de Combis, demeurant ordinairement à sa terre de Pommaret, de présent à Paris, logé rue Jean-Saint-Denis, paroisse Saint-Germain l’Auxerrois, à l’Hôtel Saint-Germain, lequel nous a déclaré qu’il y a environ quinze jours... »\*

BRIGHELLA/CASTELBAJAC.\* — (*est apparu pendant ce temps*)... étant à me promener à la foire Saint-Germain, j’y eus rencontre avec une personne de ma connaissance, laquelle se trouvait elle-même avec une dame qu’elle me présenta pour une sage-femme. Nous liâmes connaissance, et, dans le courant de la conversation, elle se trouva déplorer le sort d’une jeune demoiselle bien née, qui avait eu le malheur de se laisser séduire par un étranger. Sur mes instances répétées de me faire part de cette affaire, la sage-femme, une dénommée Reine Demay, me répondit que...

FLAMINIA/REINE DEMAY.\* — (*elle-même apparue*)... voyant que vous êtes un galant homme, je vais vous confier cette affaire qui me donne beaucoup d’inquiétude : il y a quelques jours de ça, sur les trois heures du matin, je reçus la visite d’un particulier âgé d’environ quarante ans, et qui avait un accent étranger, et d’une jeune demoiselle, qui avait le même accent et peut-être dix-sept ans. Elle portait une très jolie figure. J’ai pensé qu’ils devaient venir du Bal de l’Opéra, car ils étaient en domino noir. Ce particulier — j’ai su par la suite que c’était un sieur Cazenova, vénitien — commença par me demander le secret, et ensuite il me déclara...

## 11

*Chez Reine Demay : un taudis. Le plateau central est éclairé, Flaminia y rejoint Arlequin et Colombine.*

ARLEQUIN/CASANOVA. — ... cette jeune demoiselle que vous voyez est avancée dans sa grossesse d'environ sept mois.

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Madame, il faut que vous nous rendiez un service, à monsieur et à moi.

ARLEQUIN/CASANOVA. — La mère de cette demoiselle, quoiqu'aimante, est de caractère violent et la déshonorerait si elle apprenait l'état dans lequel elle se trouve. Or, un parti considérable lui est offert et il faudrait qu'elle soit débarrassée. Faites-nous le plaisir de disposer un breuvage qui cause l'avortement.

FLAMINIA/REINE DEMAY. — Il n'y a pas de possibilité que je vous procure un tel breuvage, qui, à supposer qu'il existe, nous conduirait à la potence, et nous ferait faire un crime monstrueux.

ARLEQUIN/CASANOVA. — Voici cinquante louis que je puis vous donner, et il y en aura autant pour vous lorsque mademoiselle sera délivrée.

FLAMINIA/REINE DEMAY. — Pour dix fois plus, je ne saurais commettre une action aussi noire.

## 12

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — Ils sont alors repartis ?

FLAMINIA/REINE DEMAY. — Ils sont repartis après que l'homme m'eut laissé deux louis pour ma consultation et le dérangement qu'ils m'avaient causé. (*Arlequin pose deux louis sur la cheminée en sortant.*)

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — Les avez-vous revus ?

FLAMINIA/REINE DEMAY. — Le sieur Cazenova est revenu le lendemain pour tâcher à nouveau de me déterminer. Après que j'eus persisté dans mon refus, il m'a montré deux pistolets qui m'ont fait grand-peur, me disant qu'il était à l'abri de toute injure qu'on pourrait lui faire.

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — Et savez-vous qui est la jeune demoiselle ?

FLAMINIA/REINE DEMAY. — J'ai cherché à le savoir, pour en faire parler à ses parents ; j'ai pu voir qu'elle habitait l'Hôtel de Hollande, rue Saint-André-des-Arts ; et dans cet hôtel, précisément, vivent trois jeunes Vénitiennes avec leur mère ; j'ai aussi appris que monsieur La Popelinière, le fermier général, était lié à elles et les visitait.

## 13

*Lelio a achevé de rédiger la déposition, l'a relue rapidement, fait signer par Castelbajac, qui sort, l'a signée lui-même, séchée, l'a portée à Mario, qui la lit en marchant, Lelio attendant.*



MARIO/DE SARTINE.\* — « ... et comme cette affaire pouvait avoir des suites fâcheuses pour lui, le sieur Cazenova ayant toujours des pistolets sur lui et les ayant fait voir à la sage-femme sur le refus qu'elle avait fait de lui livrer des breuvages et d'ailleurs l'ayant regardée dimanche dernier, aux Tuileries, d'un œil menaçant, il a lieu de craindre que cette affaire n'ait des suites fâcheuses ; pour quoi il est venu nous faire la présente déclaration. »

Je vous remercie, monsieur Thiérion. (*Il appelle :*) De la Villegaudin, Roulier, Reculé ! (*Ils accourent.*)

Messieurs, vous allez vous informer de cette déposition, qui nous révèle un crime odieux. Ensuite de quoi vous vous livrez à une enquête : de la Villegaudin, vous surveillerez ce sieur Cazenova, ses relations, ses antécédents, et ainsi de suite. De même, les dames de l'Hôtel de Hollande.

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — Monsieur le lieutenant-criminel. (*Il salue et rompt.*)

MARIO/DE SARTINE. — Monsieur Roulier, vous vous informerez de monsieur La Popelinière et de ce qu'il sait de cette affaire ; avec les égards dus à son rang, cela va de soi.

SGANARELLE/ROULIER. — Certainement, monsieur de Sartine. (*Même jeu.*)

MARIO/DE SARTINE. — Monsieur Reculé, vous vérifierez les dires de ce Castelbajac et de cette Reine Demay, et vous enquêterez sur leur vie et leur passé.

PANTALONE/RECULE. — Serviteur, monsieur. (*Même jeu.*)

---

## 2. Enquête

Paris, le Châtelet, mi-mars.

LELIO/THIERION  
GILLES/DE LA VILLEGAUDIN  
SGANARELLE/ROULIER  
PANTALONE/RECULE puis /MARIVAUX  
ARLEQUIN/CASANOVA  
COLOMBINE/GIUSTINIANA  
Et tous, dans leur propre rôle

---

20

LELIO/THIERION. — Eh bien ? Monsieur de la Villegaudin, qu'avez-vous appris sur ce Cazenova ?

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — Il se nomme Giacomo Casanova, il est de Venise et il a trente-quatre ans. Il se fait appeler « Chevalier de Seingalt », prétendant ne faire tort à personne puisque personne n'a porté ce nom avant lui. Il est de ces individus peu recommandables qui peuvent troubler l'ordre de tous les royaumes et de toutes les cités.

LELIO/THIERION. — Est-il... philosophe ?

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — Au moins raisonneur. C'est un aventurier qui court l'Europe, ami des plaisirs et des femmes.

LELIO/THIERION. — Libertin.

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — De plus, on dit qu'il a une cabale, qu'il est alchimiste. Il est joueur et prend peut-être le soin de corriger parfois la fortune. On murmure qu'il serait membre d'une loge maçonnique.

LELIO/THIERION. — Allons bon.

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — Ce n'est pas tout. Il fut enfermé sous les plombs de Venise voici quatre ans.

LELIO/THIERION. — Pour quelle raison ?

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — Il semble que ce soit à propos de livres qu'il tenait chez lui bien qu'ils fussent inscrits à l'index. Il s'en est évadé un an plus tard et croit bon de faire du récit de cette évasion une carte de visite dans les salons où il est reçu.

LELIO/THIERION. — Que fait-il à Paris ?

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — Rien de plus qu'ailleurs. L'influence du cardinal de Bernis lui a permis de faire aboutir le projet d'une loterie pour l'école militaire. Il en est d'ailleurs directeur. Il serait de plus occupé à installer une fabrique de soies peintes dans

l'enclos du Temple. Il est très lié aux comédiens italiens de Paris et vit à l'occasion chez les Balletti. Au reste, un rapport de police de 1752, époque à laquelle il était à Paris, le donne pour entretenu par Silvia Balletti.

LELIO/THIERION. — La grande Silvia, celle que l'on enterra à l'automne ?

## 21

*Chez Silvia.*

*Le plateau central est brusquement mis en lumière. Tous jouent leur propre rôle, sauf Arlequin, qui reste Casanova, et Pantalone, Marivaux muet et inconnu jusqu'au tableau suivant.*

*Silvia est allongée morte. Mario et Manon sont agenouillés au chevet du lit. Les autres se tiennent debout dans la pièce. Pleurs, cris, prières, chant funèbre...*

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — Le moins curieux n'est pas que le voici fiancé à la Manon Balletti depuis deux ans ; elle est de quinze ans sa cadette.

*Nouvelle rupture sur le plateau central où les masques prennent position pour les derniers instants de Silvia. Elle est soulevée sur des oreillers, très pathétique, et geint.*

SILVIA. — Giacomo, mon ami, approche... Giacomo, mon ami, je te confie ma fille. Aime-la comme elle t'aime. Épouse-la et rends-la aussi heureuse qu'elle te rendra heureux. Manon... Manon...

*Manon, toujours agenouillée, et Arlequin debout, se donnent la main. Silvia pose à son tour sa main sur les leurs. Très théâtrale, elle expire.*

*En jouant, les masques reforment peu à peu le tableau du début, Silvia morte.*

*Noir.*

## 22

LELIO/THIERION. — Entretenu par la mère, fiancé à la fille, et il fait un enfant à cette...

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — Giustiniana Wynne. C'est ici que le bât blesse, car il n'a pu rencontrer cette demoiselle Wynne que voici deux mois, n'étant pas à Paris auparavant, et il est douteux qu'elle puisse être enceinte de lui de sept.

LELIO/THIERION. — Et vous ne pouviez pas le dire plus tôt ?

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — C'est que, monsieur, de toute façon, la jeune demoiselle n'est pas enceinte.

LELIO/THIERION. — Que dites-vous ?

## 23

*L'Hôtel de Hollande. On repasse sur le plateau central.*

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Ai-je un tel embonpoint, monsieur, que l'on puisse me juger enceinte de sept mois ?

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — Nullement, mademoiselle. Mais comprenez que face à la gravité des accusations proférées, nous souhaitons nous assurer de chaque fait.

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Faut-il que je me soumette encore à une épreuve ? Il n'y a pas quinze jours, monsieur La Popelinière, alerté par les mêmes calomniateurs, m'envoyait son intendant. J'ai pu lui faire vérifier l'absurdité des accusations.

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — Il ne s'agit donc, mademoiselle, que d'une simple formalité.

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Très bien.

*Elle s'allonge sur un sofa, retrousse sa robe. Gilles lui palpe longuement le ventre, d'un air très sérieux.*

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Eh bien ?

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — Si je n'avais déjà été rendu à l'évidence, force me serait de le faire. Ainsi vous n'avez jamais vu cette sage-femme ?

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Mais quel besoin aurais-je de voir une sage-femme ?

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — Naturellement. Et ce monsieur Casanova ?

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Un ami vénitien que nous recevons de temps à autre. Mais mettriez-vous mon honneur en doute ?

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — Mademoiselle, je vous demande le pardon d'avoir dû vous importuner et vous remercie d'avoir accédé à ma requête.

## 24

LELIO/THIERION. — Elle semble de bonne famille.

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — Elle a vingt et un ans. Richard Wynne, son père, était anglais, et la mère, qui avait converti le père au catholicisme, a converti toute la descendance à la réforme pour ne pas compromettre l'héritage.

LELIO/THIERION. — Aurait-elle quelque intelligence avec l'Angleterre ?

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — Elle ne doit pas avoir d'autre contact avec Londres que d'y suivre ses affaires. Elles ne sont d'ailleurs que sur le chemin pour les y aller régler.

LELIO/THIERION. — Et notre fermier général, monsieur Roulier ?

*Gilles sort.*

SGANARELLE/ROULIER. — Il est en effet entiché de la jeune personne, qu'il reçoit à ses concerts, et il est fort question de mariage.

LELIO/THIERION. — Il est seul depuis longtemps ?

SGANARELLE/ROULIER. — Il y a plus de dix ans qu'il a chassé sa femme, après l'affaire de la cheminée. Elle est morte depuis. À vrai dire, ses héritiers font grise mine depuis que le vieillard parle de remariage. On dit même que son neveu, monsieur de Courcelles, pousse sa femme à l'occuper pour conjurer le péril. Mais avec sa nouvelle rivale, elle est face à forte partie.

LELIO/THIERION. — On les comprend ; c'est une des premières fortunes de France. Et que sait-il de notre affaire ?

SGANARELLE/ROULIER. — Il fut visité, le 26 février dernier, par monsieur de Castelbajac, qui lui conta comment la demoiselle était allée chez la sage-femme, son état, sa requête, et l'invita à informer de ces faits la mère de la demoiselle.

Il en fut fort mal reçu. Monsieur La Popelinière rétorqua fort sèchement que c'était sûrement une injure atroce faite à la demoiselle, et qu'il ne rendrait pas de pareilles infâmies à la dame sa mère.

LELIO/THIERION. — Ce qui ne l'empêcha pas de faire visiter mademoiselle Wynne par son intendant.

Monsieur Reculé, vous êtes-vous enquis du marquis de Castelbajac ?

PANTALONE/RECULE. — Certainement, monsieur, et je ne me fierais point à ce marquis-là. La famille est ancienne, mais lui-même semble ruiné, et, qui plus est, sans aveu. Il paraît surtout occupé à courir les tavernes en mauvaise compagnie. Il vit d'expédients assez misérables. Il fut récemment accusé d'avoir arraché un billet à ordre de cent vingt livres et une quittance de gages à une servante de sa maîtresse.

La sage-femme ne vaut peut-être pas beaucoup mieux. Elle est séparée de son mari et fut enfermée plusieurs mois à la Salpêtrière, il y a quelques années de cela.

LELIO/THIERION. — N'avez-vous rien trouvé qui viennent confirmer leurs dépositions ?

PANTALONE/RECULE. — Rien ou à peu près. On a bien retrouvé une femme qui a envoyé Casanova chez la sage-femme : la Montigny, une maquerelle de la rue Saint-Louis qui fournit parfois le Vénitien en filles. Mais elle ne sait rien de la demoiselle, et rien de ce qu'il a dit à la sage-femme.

LELIO/THIERION. — Eh bien, messieurs, que dites-vous de tout cela ?

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN.\* — Sans doute, il y a bien des choses qui ne sont pas en notre connaissance ; mais pour la déclaration du marquis de Castelbajac, et après les vérifications que nous avons faites, il paraît qu'elles comportent bien des erreurs ou des mensonges.

SGANARELLE/ROULIER.\* — Toutes ces circonstances font croire que l'affaire a pu être machinée entre le marquis et la sage-femme.

PANTALONE/RECULE.\* — Pourquoi le marquis a-t-il mis tant d'insistance à découvrir cette demoiselle et ce particulier ?

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN.\* — Que vise-t-il ? Inquiéter monsieur La Popelinière, lui extorquer de l'argent ? Est-il lui-même gagné par quelqu'un pour venir lui faire cette confidence ?

*Rupture.*

LELIO. — Les faits sont donc bien maigres. Les policiers du Châtelet semblent s'orienter vers l'innocence pure et simple de Giacomo Casanova et Giustiniana Wynne, les délateurs paraissant plus suspects que les suspects. Les choses en seraient probablement restées là, si, le jeudi 5 avril 1759...

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — (*s'élance brutalement vers Lelio, essoufflé*) Monsieur le Commissaire... la demoiselle Wynne... elle a disparu depuis hier...

LELIO/THIERION. — (*stupéfait ainsi que les deux autres*) Comment ?

---

### 3. Disparition

Un salon parisien, le 10 avril.

Tous jouent ou figurent des salonards, sauf :

PANTALONE/MARIVAUX

GILLES/GOLDONI

Pour les « tiroirs » :

FRAGOLETTA/Mme LA POPELINIERE

PANTALONE/LA POPELINIERE

LELIO/Le duc de RICHELIEU

ARLEQUIN/CASANOVA

SILVIA/Mrs WYNNE

SGANARELLE/VAUCANSON

---

30\*

*Arlequin et Mario se bousculent en approchant des cercles.*

ARLEQUIN. — Pardon, monsieur.

MARIO. — Pardonnez vous-même.

ARLEQUIN. — (*aigre*) Vous-même.

MARIO. — Vous-même (*la main à la garde*)

ARLEQUIN. — Hélas ! Monsieur, pardonnons-nous tous les deux et embrassons-nous.

31

FRAGOLETTA. — Au train où va monsieur de Silhouette, Paris sera bientôt une ville de squelettes.

LELIO. — La fortune de la France file aux doigts de monsieur de Silhouette, qui assassine ses finances en détroussant les gens de bien.

FRAGOLETTA. — Monsieur le contrôleur général nous enseigne l'art du dépouillement.

SILVIA. — Que raillez-vous monsieur de Silhouette, au lieu qu'il faudrait le porter au pinacle : grâce à lui, tous les chansonniers de Paris sont en passe de faire fortune.

ARLEQUIN. — Les chansonniers, non pas, mais les peintres, qui croquent aujourd'hui des milliers de « silhouettes » tandis qu'il croque... nos économies.

## 32

*Pantalone et Flaminia se tiennent debout vers l'avant-scène.  
Ils causent en marchant.*

PANTALONE/MARIVAUX. — Avec Silvia, c'est un peu l'âme de mon théâtre qui est morte, et je sens bien que mon théâtre se meurt.

FLAMINIA. — Monsieur Marivaux, que dites-vous là ? L'esprit ne peut pas mourir.

PANTALONE/MARIVAUX. — Non, madame, Silvia est morte, mon théâtre se meurt, et je vais pouvoir mourir à mon tour.

*Ils s'arrêtent et se tournent vers Gilles, qui apparaît sur un praticable, au lointain, et qu'ils regardent de bas en haut.*

SILVIA. — Ainsi, monsieur Goldoni, vous abandonnez Venise.

GILLES/GOLDONI. — Madame, Venise me boude, Gozzi me persécute. Je viens conquérir Paris, et ne puis donc que me féliciter de l'ingratitude de ma patrie.

SILVIA. — Paris a toujours fait bon accueil aux comédiens italiens, et Paris est honoré que le plus grand des Italiens l'ait choisi.

## 33

LELIO. — Je vous prédis que la semaine ne sera pas passée que la plus grande catastrophe ne s'abatte sur le royaume.

FRAGOLETTA. — Quel oracle rend Cassandre si sûr de lui ?

LELIO. — Il n'est pas besoin d'oracle pour penser que lorsque le Seigneur place le Vendredi saint un treize avril, il veuille demander aux hommes repentir et humilité.

FRAGOLETTA. — Mon Dieu ! Et comment la colère divine va-t-elle se manifester ? Les jours du Roi sont-ils comptés, la terre va-t-elle s'ouvrir sous nos pas comme à Lisbonne ?

MARIO. — Madame, il y a plus à craindre pour les troupes de la Nouvelle-France que pour les Parisiens.

FLAMINIA. — On dit que l'anglais a coupé la route de la Louisiane, que Montcalm est enfermé dans Québec.

LELIO. — Aux Indes, Lally-Tollendal est en passe de perdre sa mise devant Madras. Ce que Dupleix avait mis dix ans à gagner au royaume, l'insensé Irlandais le compromet aujourd'hui.

FLAMINIA. — Le siège de Montcalm est très dur ; si des renforts ne lui parviennent pas sans délai, il ne lui restera à choisir que défendre sa vie ou son honneur.

LELIO. — Croyez-vous que les choses aillent mieux en Europe : la marine prisonnière à Belle-Île, les troupes françaises pourchassées au Hanovre et contraintes de repasser le Rhin.

FRAGOLETTA. — Ah ça, messieurs, allons-nous voir les Anglais à Rouen et les Prussiens à Strasbourg ?



## 34

ARLEQUIN. — Allez-vous en place de grève après midi, belle dame ?

COLOMBINE. — Que m'y proposez-vous ?

ARLEQUIN. — Une servante, que l'on va pendre pour avoir délesté ses maîtres de quatre cuillers d'argent.

COLOMBINE. — Je ne me soucie pas de me déranger pour si peu. Charmez-moi plutôt d'un de ces poèmes dont vous êtes familier.

ARLEQUIN. — Que diriez-vous d'un sonnet ?

COLOMBINE. — Un sonnet ! Quelle vieillerie avez-vous été dénicher ?

ARLEQUIN.\* — Un sonnet d'actualité : *Sur l'avorton*.

Triste avorton, toi qui meurs avant que de naître,  
Assemblage confus de l'être et du néant,  
Seras-tu reçu chez les morts ? Informe enfant,  
Tu n'es pas admis à la société des êtres.

Une femme cruelle a commis le double crime  
Contre l'honneur et la vie tour à tour ;  
Elle immole en son sein le fruit de son amour.  
Pas d'onction : te voici de l'enfer la victime.

La vertu aurait pu composer son trousseau,  
La fortune se pencherait sur un berceau ;  
De quels bonheurs une chaste union est suivie !

Hélas, c'est autrement qu'on décida ton sort  
Malgré l'honneur, l'amour t'a fait donner la vie ;  
L'honneur, malgré l'amour, t'a fait donner la mort.

## 35

*Les cercles, qui étaient dispersés, se regroupent lorsqu'il est question de « l'affaire ».*

FRAGOLETTA. — Mais tout Paris n'est plus occupé que de cela.

MARIO. — Il y a six jours que miss Wynne n'a pas reparu.

LELIO. — Voulez-vous m'en croire ? Je dis qu'elle est morte, et bien morte.

FRAGOLETTA. — Morte ou non, il est quelqu'un qui en sait plus qu'il ne veut bien le dire. Ce Casanova est trop poli pour être honnête.

MARIO. — Morte ? Croyez-vous qu'une femme que l'on suspecte d'être grosse de sept mois, et qui s'évapore dans les jours qui suivent, soit si morte que cela ? Elle est plus près de donner la vie que de perdre la sienne.

FRAGOLETTA. — On dit que ces messieurs du Châtelet ont rouvert leurs dossiers.

MARIO. — Et Mrs Wynne, comment prend-elle la chose, elle n'a plus goût à la vie !

FRAGOLETTA. — La pauvre Mrs Wynne ! Elle n'est pas dupe. C'est bien contre ce monsieur Casanova qu'elle a porté plainte pour la disparition de sa fille.

LELIO. — Quant à monsieur La Popelinière, il n'est pas fait pour le mariage. Sa première femme lui a fait subir l'outrage de la cheminée, et voici sa prétendante qui lui fait faux bond.

GILLES. — Quel est cet outrage de la cheminée ?

FRAGOLETTA. — Monsieur ne connaît pas l'affaire de la cheminée ? On voit bien que vous êtes étranger. Il faut vous la conter.

### 36

*L'appartement de madame La Popelinière, 1748.  
Le décor de la cheminée apparaît très franchement, tandis que les comédiens, dans leur seul costume de masque, prennent place dans la farce. Ragtime.*

MARIO. — Madame Thérèse Le Riche de La Popelinière.

*Fragoletta se présente, puis s'écarte.*

MARIO. — Monsieur le duc de Richelieu.

*Lelio, même jeu.*

MARIO. — Monsieur Alexandre Le Riche de La Popelinière, fermier général, poète, et musicien.

PANTALONE/LA POPELINIERE. — (*même jeu*) « Fovet et favet »...

*Lelio a rejoint Fragoletta, qu'il trousse, et fait mine de tringler. Elle s'évente, et sourit à gauche et à droite de la tête de Lelio.*

MARIO. — Ce qui est sa devise et signifie :

PANTALONE/LA POPELINIERE. — (*béat*) « Il encourage et applaudit. »

*Il voit brusquement Lelio et Fragoletta, change d'attitude, court derrière Lelio, qui court derrière Fragoletta.*

*Noir.*

*À table. Fragoletta et Pantalone chacun à un bout. Saucisson et kil de rouge.*

SGANARELLE. — (*porte à Pantalone une lettre de la taille d'un carton à dessin ; en grandes lettres : « Lettre anonyme »*)

PANTALONE/LA POPELINIERE. — (*Il ouvre, lit, se lève*) Thérèse, tu me trompes.

FRAGOLETTA/Mme LA POPELINIERE. — Moi ? Mais non, Poupou, tu sais bien que je ne pourrais jamais te tromper !

PANTALONE/LA POPELINIERE. — Ah bon. (*Il pose la lettre, s'assied, et recommence à manger.*)

*Une avalanche de lettres s'abat sur lui ; en grandes lettres :  
« Avalanche de lettres anonymes ».*

PANTALONE/LA POPELINIERE. — (*en ouvre une, la lit, se lève*) Thérèse, tu reçois chaque nuit le duc de Richelieu dans ta chambre depuis quatre ans.

FRAGOLETTA/Mme LA POPELINIERE. — Mais Poupou, tu n'y penses pas, tu fais garder la maison et je ferme ma chambre à double tour tous les soirs.

PANTALONE/LA POPELINIERE. — Ah bon. (*même jeu*)

*Fragoletta se lève et sort.*

PANTALONE/LA POPELINIERE. — J'en aurai le cœur net. (*Il décroche le téléphone*) Allo, Vaucanson... Il faut que tu viennes... oui, maintenant, ma femme est sortie...

*Sganarelle arrive en patins à roulettes, lunettes, règle à calcul géante.*

PANTALONE/LA POPELINIERE. — ... elle passe toutes les nuits... (*regarde Sganarelle, puis le téléphone, le raccroche et continue en s'adressant à lui*)... avec le duc de Richelieu...

*Sganarelle arpente la pièce avec la règle à calcul, suivi par Pantalone.*

PANTALONE/LA POPELINIERE. — La maison est bien gardée et elle ferme sa chambre à double tour tous les soirs.

*Sganarelle donne de la tête dans la cheminée dans un de ses mouvements. La cheminée bascule et fait apparaître Lelio dans son bain de pieds.*

LELIO/Le duc de RICHELIEU. — Hors de chez moi, messieurs.

SGANARELLE/VAUCANSON. — (*révérence, recule*) Serviteur, monsieur.

PANTALONE/LA POPELINIERE. — (*sourire gêné, même jeu*) Serviteur, monsieur.

*Ils referment la cheminée.*

SGANARELLE/VAUCANSON. — (*en catimini à Pantalone*) Qui était-ce ?

PANTALONE/LA POPELINIERE. — (*même jeu*) Le duc de Richelieu.

SGANARELLE/VAUCANSON. — Ah ! (*Ils reprennent leur occupation, puis réalisent ensemble.*)

TOUS LES DEUX. — Le duc de Richelieu !

*Ils font basculer à nouveau la cheminée, courent Lelio autour d'elle. Fragoletta arrive et court derrière eux avec de grands gestes désespérés.*

37\*

*Rupture. Brusque changement de décor par l'éclairage d'un autre point du plateau.*

*Chez Casanova. Changement d'attitude du cercle : ils voient de loin une scène qui leur est extérieure.*

SILVIA/Mrs WYNNE. — Je viens vous prier de me rendre ma fille, si elle est en votre pouvoir, ou de me dire où elle est.

ARLEQUIN/CASANOVA. — (*tend un siège à Silvia et la fait asseoir*) Madame, je n'en sais rien, et je m'étonne que vous me soupçonniez capable d'un tel crime.

SILVIA/Mrs WYNNE. — Je ne vous accuse pas de rapt, je ne viens pas ici vous reprocher des crimes, ni vous faire des menaces, je viens vous demander une marque d'amitié. Aidez-moi à la retrouver aujourd'hui même ; je suis sûr que vous savez tout ; vous étiez son seul ami ; elle passait tous les jours avec vous deux à trois heures ; il est impossible qu'elle ne vous ait pas tout confié. Ayez pitié d'une mère désolée.

ARLEQUIN/CASANOVA. — Je vois tout cela, madame, mais je vous répète que je ne sais rien.

38

*Le cercle reprend sa conversation, comme si de rien n'était.*

FLAMINIA. — Savez-vous ce qu'on dit de la jeune Anglaise ? Qu'elle est désespérée d'être séparée d'un certain noble vénitien ; que les deux familles étaient très opposées au mariage qui les eût unis, elle anglicane, lui catholique.

MARIO. — Sans doute est-ce lui la cause de ses tourments.

FRAGOLETTA. — Croyez-vous que ce Casanova s'occuperait tant de la fille si elle était enceinte d'un autre ?

MARIO. — Mais ce Casanova est un compatriote qu'elle ne regarde que comme un frère.

FLAMINIA. — Un frère ? Il la tient en son pouvoir en un lieu secret, pour lui faire subir Dieu sait quel outrage.

FRAGOLETTA. — Allons donc, vous la verrez repaître le temps qu'elle soit délivrée de ses œuvres.

SILVIA. — Ou bien vous ne la verrez plus qu'entre quatre planches.

---

## 4. Monsieur de Sartine

Le Châtelet, 16 avril 1759

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN

MARIO/DE SARTINE

ARLEQUIN/CASANOVA

PANTALONE

---

40

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — Monsieur de Sartine, ce Casanova est ici.

MARIO/DE SARTINE. — Faites-le entrer.

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — Par ici, l'homme.

*Arlequin entre et fait une révérence.*

MARIO/DE SARTINE. — De la Villegaudin, monsieur est étranger.

GILLES/DE LA VILLEGAUDIN. — (*s'incline*) Serviteur, monsieur. Voulez-vous vous donner la peine de vous asseoir ? (*Il fait asseoir Arlequin et sort.*)

41 \*

MARIO/DE SARTINE. — Monsieur, je vous ai fait prier de passer chez moi pour notre avantage réciproque, car nos intérêts sont inséparables. On vous accuse, vous vous en plaignez, et vous en avez grandement raison. Je suis prêt à vous aider, faisant abstraction de ma qualité de juge. Mais auparavant, vous devez mettre votre innocence dans le plus grand jour.

Je désire de vous une information extra judiciaire ; votre affaire est déjà devenue grave en premier chef, et peut-être l'honneur vous empêche-t-il de vous disculper par certaines révélations. Buvez-vous du chocolat, monsieur Casanova ?

ARLEQUIN/CASANOVA. — J'en prends chaque matin une tasse.

MARIO/DE SARTINE. — Nous le prendrons donc ensemble. (*Il sonne*) Faites-nous apporter du chocolat.

Ayez confiance en moi, dites-moi tout, donnez-moi toutes les lumières possibles, et captivez par là mon amitié.

ARLEQUIN/CASANOVA. — Je vous sais gré, monsieur, de la confiance que vous m'accordez en me la demandant, et de ce que vous fassiez appel à moi comme ami avant de m'entendre comme accusé. Mais je n'ai pas davantage failli à l'honneur qu'aux lois et ne puis rien vous dire qui vous aide maintenant. La sage-femme m'est absolument inconnue, ce ne peut être qu'une scélérate qui, de moitié avec un coquin, veut m'extorquer de l'argent.

MARIO/DE SARTINE. — Je veux le croire ; mais si c'est une coquine, écoutez comme le hasard la favorise pour vous rendre longue et difficile la preuve de votre innocence. Voici deux semaines que la demoiselle s'est évadée. Vous étiez son ami intime. On ne sait pas où elle est. On vous soupçonne. On paye depuis sa disparition des espions qui suivent tous vos pas. La sage-femme dit que vous étiez tous les deux en domino noir, et on a déjà vérifié que vous êtes allés tous les deux au bal de l'Opéra en domino noir cette même nuit. Cela ne suffit-il pas à vous faire trembler ?

ARLEQUIN/CASANOVA. — Pourquoi tremblerais-je ?

MARIO/DE SARTINE. — Considérez comme il serait aisé de soudoyer un témoin qui déclarerait que vous êtes sortis du bal pour aller chez la sage-femme ; je devrais alors commencer par vous décréter de prise de corps pour vous obliger à nommer la personne que vous avez conduite chez la sage-femme. On vous accuse de l'avoir fait avorter ; la voici enlevée ; on la dit morte ; sentez-vous la gravité de ces accusations ?

ARLEQUIN/CASANOVA. — Votre discours me fait voir combien est périlleuse ma position d'aujourd'hui.

MARIO/DE SARTINE. — En vingt-quatre heures cette affaire est devenue très mauvaise ; elle peut devenir horrible en huit jours. Cette accusation est à mes yeux absurde. Je vois la vraisemblance de l'enlèvement. Je vois l'amour et l'honneur qui impérieusement vous ordonnent la réserve. Si vous êtes innocent, ouvrez-vous à moi sans retenue, vous vous tirerez d'embarras et ni votre honneur ni celui de miss Wynne n'auront à en souffrir. Mais si malheureusement vous êtes coupable des crimes dont on vous charge, je vous conseille de prendre des mesures prudentes qu'il ne m'appartient pas de vous suggérer. Je vous avertis que dans trois ou quatre jours, je vous ferai citer au greffe, où vous ne me verrez qu'en qualité de juge.

ARLEQUIN/CASANOVA. — (*perplexe, réfléchit, puis*) Monsieur, je vous l'ai dit, mon honneur n'est pas altéré, et vous me voyez innocent des crimes dont on m'accuse. Quant à mon sentiment pour miss Wynne, il ne m'inspire qu'à lui prodiguer mon aide dans son désespoir, et m'impose d'endurer les calomnies plutôt que risquer de ternir son honneur.

C'est à son égard que je suis dans la nécessité de me prévaloir de vos bontés. Elle est exempte de tout crime, mais elle est exposée à perdre sa réputation, par le bruit que cette malheureuse affaire peut faire.

MARIO/DE SARTINE. — Où est-elle ?

ARLEQUIN/CASANOVA. — Elle est en sécurité dans un lieu que je ne puis vous indiquer pour l'heure.

MARIO/DE SARTINE. — Vous ne l'avez pas fait avorter ?

ARLEQUIN/CASANOVA. — Hélas, monsieur ! Il n'est nullement question d'avortement. Je puis vous assurer qu'elle n'aurait jamais quitté sa mère, si on n'avait voulu la forcer à épouser le fermier général.

Je ne puis vous en dire davantage sans un consentement que je tâcherai d'obtenir. Je pourrai pour lors vous donner toutes les lumières que votre belle âme mérite. Accordez-moi l'honneur de m'écouter ici une seconde fois demain.

MARIO/DE SARTINE. — J'entends cela ; je vous écouterai avec plaisir et je vous remercie autant que je vous félicite. Adieu.

*Ils se saluent. Pantalone s'avance sur la scène pendant ce temps. Le changement de tableau se fera pendant la réplique de Pantalone.*

PANTALONE. — Ce que Jacques Casanova fit dire le lendemain, c'est-à-dire le mardi de Pâques 1759, à monsieur de Sartine, nous l'ignorons, puisque son aveu resta confidentiel.

Ce qu'on sait seulement : cité au greffe, Casanova convint d'avoir été au bal de l'Opéra en domino noir, mais nia tout le reste. Il dit que ni lui ni sa famille n'avaient jamais soupçonné miss Wynne d'être grosse. Il ne fut pas inquiété.

Le lendemain, 20 avril 1759, Reine Demay et Castelbajac étaient écroués pour calomnie.

La scène est mimée sur un autre point du plateau par Brighella et Flaminia, enchaînés par Lelio et Sganarelle.

PANTALONE. — Tout était prêt...

---



## 5. Dénouement heureux

Couvent de Conflans-l'Archevêque, le 27 mai 1759.

ARLEQUIN/CASANOVA

SILVIA/Mrs WYNNE

MARIO/DE SARTINE

PANTALONE/LA POPELINIERE

COLOMBINE/GIUSTINIANA

MANON/Une fillette

BRIGHELLA/CASTELBAJAC

FLAMINIA/REINE DEMAY

LELIO & FRAGOLETTA complètent la procession

---

50

PANTALONE. — ... pour un dénouement heureux qui ne surviendra qu'à la fin du mois de mai, lorsque Giustiniana sortit de sa retraite.

*Le décor figure un long mur d'enceinte et la porte du couvent. Brighella et Flaminia seront enchaînés ou enfermés durant tout le tableau.*

*Colombine sort et fait halte à la porte du couvent, un paquet dans les bras. Un temps.*

SILVIA/Mrs WYNNE. — Giustiniana, mon enfant !

*Ouvrant les bras, puis s'élançant, Giustiniana baise les mains de sa mère.*

PANTALONE/LA POPELINIERE. — Miss Wynne, enfin nous vous revoyons ! En vie et en bonne santé, à ce qu'il paraît. Comme nous avons été inquiets, et comme nous sommes heureux. (*Il lui prend la main et la baise.*)

MARIO/DE SARTINE. — Miss Wynne, c'est un grand poids qui s'élève de notre cœur de vous voir à nouveau.

ARLEQUIN/CASANOVA. — Giustiniana !

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — (*sèche ses larmes*) Ah ! Ma mère, mes amis ! Quel bonheur en ce jour puisque vous êtes tous près de moi !

SILVIA/Mrs WYNNE. — Ma fille ! Ma fille ! Est-ce bien vrai que tu as fui les tiens de ton plein gré ? Vois ! Je ne te fais pas de reproches. Je bénis le Ciel puisque mon enfant m'est rendue. Mais quelle cruauté ! Regarde ta mère : son front est ridé, son pauvre corps brisé. Les longues veilles, les nuits d'insomnie ont fait de ta mère une vieille femme.

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Ma mère ! Ma pauvre mère ! Comme j'ai honte devant vous aujourd'hui ! Je me repens amèrement de la douleur que je vous ai causée. Souvent dans ma retraite j'ai pensé à vous, et mon tourment devenait plus aigu. Mon ventre se tordait et j'inondais ma couche de larmes. Comprenez-vous, ma mère, combien il fallait que soit vive mon angoisse pour que j'endure cette retraite austère et que je mette les miens dans cette peine ?

PANTALONE/LA POPELINIERE. — Est-ce possible, mademoiselle, que je sois la cause de vos tourments ? S'il est vrai que c'est à cause de moi que la malédiction s'est abattue sur cette famille, vous me voyez maintenant rongé par le remords. À voir votre bonheur de ce jour, j'imagine avec amertume la douleur de la séparation d'une mère et d'une fille qui s'aimaient.

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Hélas, monsieur ! Vous n'êtes pas fondé à éprouver un remords, je n'ai jamais eu qu'à me féliciter de vos bontés et vous avez été en tous points digne de respect et d'estime. Mille fois j'ai songé que vous étiez bon et raisonnable, et combien je devais me juger heureuse de vous être promise. Aujourd'hui même, je sais que vous êtes le plus apte à me conduire sur le chemin du bonheur et de la vertu. Considérez comme je maudis mon cœur que nulle raison n'a pu ébranler et qui s'est montré rétif à cette union.

SILVIA/Mrs WYNNE. — Ma fille, si ce juste hymen était à tes yeux si douloureux, nul ici qui veuille entacher ton bonheur, et il nous faudra bien écouter ton cœur.

PANTALONE/LA POPELINIERE. — Mademoiselle, la noblesse d'âme et d'esprit dont vous faites montre en cette circonstance, la délicatesse de vos sentiments, tout achèverait de m'enflammer aujourd'hui si je ne l'étais déjà. Vous me voyez aujourd'hui prêt à me jeter à vos pieds pour renoncer à vous comme je me serais jeté à vos pieds pour m'unir à vous.

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Afin, ma mère, que vous puissiez en faire état, voici les certificats qui m'ont été remis pour ma retraite en ce lieu. Celui de la mère supérieure...

FRAGOLETTA.\* — (*lit*) « Je soussignée, sœur de Mérinville, prieure de Conflans, certifie que, depuis le quatrième avril que mademoiselle Wynne s'est présentée ici, elle n'a vu qui que ce soit au parloir, n'a reçu de lettre de personne, s'est conduite ici avec beaucoup de piété. »

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — ... Et celui du confesseur.

LELIO.\* — (*lit*) « Je soussigné, Jean Jollivet, confesseur au couvent de Conflans, certifie que mademoiselle Justinienne Wynne, pensionnaire, s'est confessée plusieurs fois à moi depuis le quatre avril de la présente année jusqu'à ce jour et a fait régulièrement ses Pâques. »

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Aurai-je l'insolence, ma mère, de vous faire aujourd'hui une requête après la peine que je vous ai causée ?

SILVIA/Mrs WYNNE. — Ma fille, le bonheur présent est à la mesure de la douleur qui fut la mienne. Fais ta requête, car en ce jour je ne saurais rien te refuser.

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Voyez monsieur Casanova. Il a été pour moi un ami noble et désintéressé. Tout ce qu'il a fait, il l'a fait sur ma demande expresse, non sans tenter de me raisonner afin que j'épouse monsieur La Popelinière. Il fut mortifié de devoir vous laisser souffrir pour ne pas rompre le serment qu'il m'avait fait.

SILVIA/Mrs WYNNE. — Monsieur Casanova, j'ai été injuste envers vous. Je vous dois aujourd'hui de reconnaître mes torts et d'abandonner sur-le-champ la plainte que j'avais déposée contre vous. Si vous ne m'en tenez pas rigueur, vous serez toujours notre ami et nous visiterez souvent.

*Arlequin s'incline.*

MARIO. — (*au public*) Jour heureux que celui où une famille est à nouveau réunie. Les méchants sont châtiés ; (*il se tourne vers Flaminia et Brighella*) les bons récompensés de leur peine. La liesse se lit sur tous les visages, et si notre histoire ne se termine pas par un mariage, c'est peut-être le signe qu'aucun nuage ne doit jamais assombrir ce bonheur ?

51

*Il salue. Musique du XVIII<sup>e</sup>. Le cortège s'éloigne, de même que Flaminia et Brighella. Seuls restent en scène Arlequin, qui ne suit le cortège qu'à pas lents, et Manon, qui se tient de l'autre côté du mur. Elle joue une fillette d'une douzaine d'années, pauvre paysanne.*

*Lorsque Arlequin aperçoit la fillette qui le fixe, il s'arrête et l'observe à son tour. La scène, très longue, est muette et statique. On ne voit que deux silhouettes, deux visages étrangers l'un à l'autre.*

## 6. Padoue — 1791

Un relais de poste, Padoue, 24 août 1791.

BRIGHELLA (ou MARIO)/Un émigré

LELIO/Un marquis vénitien

GILLES/Valet du premier

SGANARELLE/Valet du second

ARLEQUIN, MARIO (ou BRIGHELLA), GILLES, SGANARELLE/Paysans padouans

Les autres figurent les travailleurs du relais, etc.

60

*La cour du relais de poste, close par la façade. La sonorisation témoigne d'une certaine animation : bruits de chaînes, de pas, de sabots, cris et hennissements. Plusieurs valets et servantes s'affairent.*

BRIGHELLA/L'émigré. — *(entre en scène suivi par son valet, se retourne à la cantonade)* Veille à faire changer les chevaux, et méfie-toi de ce que ces maudits Padouans vont atteler. Par mes aïeux ! Quelle horrible contrée ! À croire qu'ils veulent tous se jeter sous les roues. Et regarde-moi cet air : fiers comme des ducs. De la graine de sans-culotte. Voyons dans quel bouge il m'a fait arrêter. La peste des révolutions ! Eh bien ! Que fais-tu encore ici ? Cours donc à l'intérieur, que les maîtres de la maison nous accueillent *(Gilles s'exécute promptement)*. Il n'y a pas de terre plus inhospitalière que l'Italie. Que fais-je ici, grands dieux ! Vingt générations d'ancêtres qui ont péri proprement dans mon lit, et venir faire le pitre dans Padoue, l'échine brisée par quatre cents lieues de chaise de poste.

La peste des Jacobins !

LELIO/Le marquis. — *(était dans la pénombre et observait Brighella — il éclate brusquement de rire, puis approche)* Voilà bien le Français. Il rouspète. Il a rouspété mille ans contre les rois. Il rouspète maintenant contre la constitution. Que dites-vous de l'esprit français : rouspéteur et insoumis !

BRIGHELLA/L'émigré. — Je ne rouspète pas, monsieur, je peste contre l'Italie, où je ne serais jamais venu si j'avais su ce qu'il devait m'en coûter. Les Italiens sont tous des voleurs et des escrocs. Mais il m'est agréable de rencontrer enfin ici un homme de qualité. *(Révérence)*

LELIO/Le marquis. — *(Idem)* Votre serviteur, monsieur ; je suis vénitien et heureux de vous accueillir à Padoue.

BRIGHELLA/L'émigré. — Serviteur moi-même, monsieur. Vous avez devant vous un émigré, mortifié de devoir abandonner Paris à la tyrannie. Mais depuis deux mois que le Roi fut arrêté à Varennes, la canaille redouble d'arrogance, et c'est notre vie qui est en péril.

LELIO/Le marquis. — Toute l'Europe, monsieur, compatit aux malheurs de la noblesse de France. Et pour vous prouver que l'Italie n'est point aussi inhospitalière, je serai votre hôte à Padoue.

## 61

*Il lui fait signe d'entrer. Les deux pans de la façade s'écartent et laissent apparaître la salle de l'auberge tandis que la cour est vidée. Lelio appelle.*

LELIO/Le marquis. — Fais préparer l'appartement de monsieur et veille à ce que ma table soit bien garnie, et arrosée des meilleurs vins, pour monsieur, qui est français. (*Ils vont s'asseoir.*)

BRIGHELLA/L'émigré. — Mais me direz-vous d'où vient cette épouvantable agitation qui règne dans Padoue ?

LELIO/Le marquis. — Hélas ! Vous voyez Padoue en deuil ; et si Padoue est agitée, c'est que tout Venise est dans cette ville pour rendre hommage à une de ses enfants que l'on y enterre aujourd'hui. La comtesse Orsini-Rosenberg a été emportée voici deux jours par une terrible maladie de la matrice. Cette femme, qui avait autant d'esprit qu'elle avait de charme, a modifié le visage de Venise. Elle était née de mère grecque et de père anglais — elle s'appelait Wynne, je crois. Après son mariage...

BRIGHELLA/L'émigré. — Wynne ?... Vous avez dit Wynne ?...

LELIO/Le marquis. — Il me semble... Wynne...

BRIGHELLA/L'émigré. — Giustiniana Wynne ?

LELIO/Le marquis. — C'est cela même. La connaissez-vous donc ?

BRIGHELLA/L'émigré. — Mais cette miss Wynne défraya la chronique parisienne il y a une trentaine d'années, après la plus surprenante aventure qui se puisse imaginer.

LELIO/Le marquis. — Ah ça, monsieur, vous m'intriguez. Il faut me conter cette affaire.

BRIGHELLA/L'émigré. — Voilà ce dont il s'agit. Cette miss Wynne était à l'époque fiancée à Paris au très riche fermier général La Popelinière. Or, il advint...

*Sa voix baisse, fondu au noir. Ils reparaisent au même endroit, mais plusieurs indices laissent penser que le récit a pu être long (fumées, verres, attitudes...).*

BRIGHELLA/L'émigré. — ... furent disculpés. Je ne vous cache pas que, pour beaucoup de gens, Casanova savait bien des choses qu'il ne révéla jamais.

LELIO/Le marquis. — Voyez-vous que cette histoire est fort troublante ?

BRIGHELLA/L'émigré. — Mais à votre tour ! Que devint miss Wynne après son retour à Venise ?

LELIO/Le marquis. — Vous allez comprendre mon étonnement. Votre miss Wynne avait été fiancée quelque temps auparavant à un vieux consul anglais. À Venise, elle

épousa peu après le comte Orsini-Rosenberg, ambassadeur d'Autriche, qui était de cinquante ans son aîné, et qui ne tarda pas à lui laisser une fortune assez considérable.

BRIGHELLA/L'émigré. — Diable ! Elle avait un penchant sérieux pour les hommes mûrs.

LELIO/Le marquis. — À condition, semble-t-il, qu'ils en vaillent la chandelle et ne l'encombrent pas trop longtemps. Mais durant toute cette période, murmure-t-on dans les cercles de Venise, elle fut amante et aimée d'un jeune patricien de la ville.

Par la suite, le salon qu'elle tint à Venise devait compter parmi les plus brillants de la cité. Il n'est pas de noble, d'artiste, d'homme de lettres qui ne se serait senti honoré d'y être reçu. Elle-même fut versée dans la littérature et publia plusieurs fort belles œuvres.

Mais dites-moi : ce La Popelinière qu'elle devait épouser, qu'en est-il advenu ?

BRIGHELLA/L'émigré. — Lui-même a jeté son dévolu sur une autre prétendante, fille d'un robin de Toulouse. Ceci au grand dam des neveux du fermier général, qui mourut deux ans plus tard. Les héritiers purent faire déclarer illégitime l'enfant qu'elle eut de lui.

*Arlequin, Gilles, Sganarelle, Mario — jeunes paysans — traversent la scène en poussant une charrette. Ils chantent la Carmagnole en italien, riant, etc.*

LELIO/Le marquis. — Voyez le mal que nous fait votre révolution. Toute cette populace se repaît des événements de Paris. Si nous n'étions en république, ils auraient assez d'audace pour nous la proclamer.

BRIGHELLA/L'émigré. — Triste siècle que celui que nous vivons. La société se dissout, l'ordre se corrompt. La Providence nous éprouve par cette soudaine anarchie, mais elle y remédiera bientôt.

LELIO/Le marquis. — Ce que vous m'avez appris éveille ma curiosité au plus haut point. Je veux en savoir davantage, car je suis sûr que cette histoire n'est pas si catholique que cela.

BRIGHELLA/L'émigré. — Mais que pouvez-vous faire ? Tous les acteurs du drame sont morts aujourd'hui. La comtesse elle-même...

LELIO/Le marquis. — Quelqu'un vit encore qui connaît le fin mot de l'histoire : Casanova.

BRIGHELLA/L'émigré. — Casanova ! Est-il à Venise ?

LELIO/Le marquis. — Non pas. On le dit à Dux, en Bohême, où le comte de Waldstein a la bonté de lui fournir un emploi de bibliothécaire, tandis que le noble vieillard finirait sans cela dans la solitude et la misère. Et foi de marquis, je ferai le voyage de Dux et je saurai ce qu'il en fut.

62

*Tandis qu'on vient vieillir Lelio, Brighella s'avance vers le public, les deux pans de la façade de l'auberge se referment.*

BRIGHELLA. — Et les événements lui offrent quelque temps plus tard l'occasion de tenir parole : cinq ans plus tard.

LELIO/Le marquis. — (*même jeu que Brighella au début du tableau ; les lieux sont maintenant en proie à l'agitation la plus vive, comme dans une ville traversée par les mouvements de troupes, de réfugiés...*) Veille à faire atteler des chevaux frais. Je n'ai pas envie de moisir dans cette contrée. La peste de ces Français et de leur révolution !

GILLES. — (*traverse la scène en boulet de canon pour crier :*) Buonaparte est entré dans Milan !

TOUS. — (*cris triomphaux*)

LELIO/Le marquis. — Regardez-les-moi : de la graine de sans-culotte. On soufflait parce que le tyran avait été abattu en Thermidor. Mais non : il faut qu'ils aient maintenant ce Buonaparte !

ARLEQUIN. — (*même jeu que Gilles*) Buonaparte assiège Mantoue !

TOUS. — (*même jeu*)

LELIO/Le marquis. — Mieux vaut quitter Venise. Nous y reviendrons lorsque les choses iront mieux. Et puis j'ai un rendez-vous que je n'ai pas oublié, un rendez-vous que je me suis fixé en Bohême : (*il va monter en voiture*) droit au nord, cocher !

SGANARELLE. — (*même jeu que Gilles et Arlequin*) Buonaparte a défait Wurmser dans Castiglione !

TOUS. — (*même jeu*)

LELIO/Le marquis. — Castiglione ! Castiglione ! Pourquoi pas Rivoli ?

SGANARELLE. — (*s'arrête dans sa course*) Ah non, Rivoli, c'est en 1797.

LELIO/Le marquis. — Justement, on en reparlera, de votre Buonaparte, en 1797. Vous allez voir ce qu'il va faire : vous mâter. Et il va céder la Vénétie à l'Autriche. Parfaitement, à Campo-Formio. (*Il monte en voiture*) Finalement, ce Buonaparte...

*Sganarelle se gratte la tête, fait un geste d'incompréhension, reprend sa course.*

---

## 7. Dux — Le bal

Château de Dux, septembre 1796.

LELIO/Le marquis vénitien  
 PANTALONE/CASANOVA à Dux (1796)  
 ARLEQUIN/CASANOVA à Paris (1759)  
 COLOMBINE/GIUSTINIANA  
 SGANARELLE/LE DUC, valet de Casanova  
 Des masques

70

*Pantalone se tient dans la bibliothèque du château. D'un côté, les baies laissent apparaître largement le parc.*

PANTALONE/CASANOVA. — Adieu Le Nôtre ! Tu m'as ennuyé jusqu'à ce moment, et je m'accusais ; à l'avenir, je m'en vanterai. Je ne me plaisais aux Tuileries qu'en grâce de l'irrégularité des femmes que j'y rencontrais. Mais d'où vient que je n'aime pas non plus la régularité des villes ? Turin, Nancy, Lille, Windsor me déplaisent. La régularité des places me déplaît aussi. Celle de Vendôme me désolait.\*

71

*Il va prendre des papiers dans la bibliothèque.*

PANTALONE/CASANOVA. — Tout est là, marquis. Voyez ce que c'est qu'une vie : peu de choses. Ainsi vous vous intéressez à la comtesse Orsini-Rosenberg ?

LELIO/Le marquis. — Je suis très intrigué par cette affaire... (*les yeux rivés sur le manuscrit*) C'est donc vrai ; vous rédigez vos mémoires. On le chuchote à Venise ; je ne savais pas si je devais y ajouter foi.

PANTALONE/CASANOVA. — Allons ! Les Vénitiens se moquent pas mal de Casanova. Ces mémoires m'occupent maintenant tout entier. Lorsque j'étais bien monté en or, en habits et en bijoux, je jouissais de tous les plaisirs de la vie. Aujourd'hui, mon seul plaisir est de me remémorer ces jouissances. C'est pour moi que j'écris, marquis. Le récit que je me fais de ma grandeur passée me soutient dans l'adversité.

LELIO/Le marquis. — Parlez-moi de Giustiniana.

PANTALONE/CASANOVA. — Giustiniana ! Femme divine ! Elle était aussi belle que pleine d'esprit. Figurez-vous que j'étais un soir au bal de l'Opéra, où Camille — la fille du Pantalone des Italiens — m'avait traîné. Alors que je n'étais pas masqué...



*Musique. Sur le plateau central, les autres comédiens, masques nus, dansent. Colombine, en domino noir, « attaque » Arlequin, surpris. Pantalone et Lelio suivent la scène, fumant ou buvant nonchalamment.*

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Eh bien, bel Arlequin, que dites-vous de Paris ?

ARLEQUIN/CASANOVA. — Je dis que je m’y essouffle, mais je vois maintenant que c’est la plus belle ville du monde, puisque je vous y rencontre.

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Allons ! Plus belle que Venise ?

ARLEQUIN/CASANOVA. — Connaissez-vous donc Venise ?

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Je connais... ce qui peut être dit ; je n’ai dit cela que comme on tire un numéro... de loterie.

ARLEQUIN/CASANOVA. — De loterie ? Ça ! Pourquoi parlez-vous de loterie ?

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Et pourquoi posez-vous des questions dont la cabale connaît la réponse ?

ARLEQUIN/CASANOVA. — Ah mais, joli domino, vous me connaissez donc si bien ? Voyez comme la vie est injuste, moi qui enrage de ne pas vous connaître.

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Ne venons-nous pas de faire connaissance ?

ARLEQUIN/CASANOVA. — Oui, mais il faut maintenant l’entretenir, et si nous n’allons pas dans un lieu plus retiré, je suis tout près... de perdre connaissance.

*Le bal s’éloigne tandis que des meubles de loge viennent à eux. Lorsque la musique s’est éloignée, Colombine ôte son masque.*

ARLEQUIN/CASANOVA. — Miss Wynne ! Est-ce possible ? Vous me voyez le plus heureux des hommes de me trouver seul avec vous. Mais je vous préviens que vous allez devoir subir mon discours toute la nuit. Encore cela ne suffira-t-il pas à vous faire assez sentir combien je vous aime. (*Elle rit, il lui baise les mains.*)

*La scène continue, muette, durant le dialogue de Lelio et de Pantalone. Ils discutent longuement tandis qu’Arlequin lui vole des baisers. Colombine le laisse faire en s’écartant lorsqu’il se montre déceimment entreprenant.*

PANTALONE/CASANOVA. — Je l’avais connue quelque cinq ans auparavant, à Padoue, où ni sa mère ni le temps ne m’avaient permis de l’aimer. Depuis, elle avait prodigieusement embelli. Je l’avais revue une semaine plus tôt avec sa famille et nous avions renoué connaissance. C’était aux Italiens...

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Giacomo, je vous prie, patientez !

ARLEQUIN/CASANOVA. — Patienter, mon ange ? Être si proche de vous et patienter ?

PANTALONE/CASANOVA. — (*Ils avaient suivi la réplique*)... sa mère ne semblait plus me tenir en disgrâce. Elle m'invita à les visiter à l'Hôtel de Hollande.

LELIO/Le marquis. — On la disait liée à un noble vénitien.

PANTALONE/CASANOVA. — Elle ne me cacha jamais que son cœur était tenu à Venise. Je crois que cet amant heureux n'était autre que cet Andrea Memmo, qui est mort procureur de Saint-Marc il y a quelques années. Des raisons religieuses, et aussi de naissance n'avaient jamais permis d'envisager une union.

LELIO/Le marquis. — Vous-même étiez fiancé.

PANTALONE/CASANOVA. — Manon ! Elle était délicieuse, et je l'adorais. Mais voyez-vous, marquis, l'amour qui ne trouve pas de nourriture risque fort de mourir de faim, et Giustiniana n'eut pas de mal à me captiver tout entier.

LELIO/Le marquis. — Vous l'aimiez déjà passionnément ?

PANTALONE/CASANOVA. — Si je l'aimais ? Cospetto ! À la folie ! J'aurais tout donné pour elle.

ARLEQUIN/CASANOVA.\* — Je vous offre mes services sans réserve en tout ce qui sera en mon pouvoir.

COLOMBINE/GIUSTINIANA.\* — (*soupire, songeuse*) Hélas ! Je serais trop heureuse si je pouvais compter sur votre amitié.

*Arlequin lui prend les mains qu'il embrasse avec fougue.  
Colombine sourit et pleure. Arlequin tend ses lèvres. Colombine les reçoit tendrement et chastement. Elle continue à pleurer doucement et l'écarte. Le bal revient à eux, ils dansent, tout s'estompe.*

## 74

PANTALONE/CASANOVA. — Quelques jours passèrent. Je la voyais tous les jours ; si elle ne me rendait pas heureux, j'avais lieu de croire que l'instant de mon bonheur n'était que différé. Pourtant, elle paraissait anxieuse. Un soir, elle me fit envoyer un billet qui me fit comprendre bien des choses.

*La chambre de Giustiniana. Elle est dans son lit, pâle et fatiguée.  
Arlequin est debout, sur le même plateau, sans la voir. On lui apporte un billet qu'il décachette et lit.*

Voix de COLOMBINE/GIUSTINIANA. — « À deux heures après minuit, j'ai besoin de m'endormir. Ce qui empêche la nature de m'accorder ce triste secours est un fardeau qui m'accable l'âme ; c'est un secret dont je me sentirai soulagée quand il n'en sera plus un pour vous, dans ce moment mon unique ami. Je suis grosse, et mes circonstances me mettent au désespoir. Je me détermine à vous l'écrire, parce que je sens que je ne pourrai jamais me déterminer à vous le dire. Un mot de réponse. »\*

PANTALONE/CASANOVA. — (*descend sur le plateau central*) j'étais stupéfait (*Arlequin est pétrifié*). Je volais vers elle (*Arlequin vole vers elle*).

LELIO/Le marquis. — C'était donc vrai ; elle était bien enceinte.

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — J'étais enceinte de cinq mois.

LELIO/Le marquis. — C'est ahurissant. Elle a été visitée à deux reprises, et par deux fois elle a pu donner le change.

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Aussi invraisemblable que cela puisse paraître. Ce monsieur de la police a ignoré une grossesse de sept mois.

LELIO/Le marquis. — Alors, cet avortement, c'était vrai aussi ?

ARLEQUIN/CASANOVA. — *(lui tend la main, ému)* Elle me l'a demandé. Elle ne voyait pas d'autre solution qui pût préserver sa vie et son honneur.

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Il refusa alors en m'expliquant que l'avortement n'était pas au pouvoir des hommes. Soit les moyens utilisés n'étaient pas violents, et sans effet ; soit ils l'étaient, et mettaient en danger la vie de la mère.

PANTALONE/CASANOVA. — J'avoue que j'étais bouleversé, j'étais en même temps très flatté de la confiance absolue qu'elle me faisait. Memmo lui-même ignorait le fait.

LELIO/Le marquis. — Comment ? Le père de l'enfant n'était pas informé ?

ARLEQUIN/CASANOVA. — Je crois qu'il ne le sut jamais vraiment.

PANTALONE/CASANOVA. — Pénétré de sa confiance, je lui dis que je tenterais malgré tout l'impossible pour la délivrer.

ARLEQUIN/CASANOVA. — Je lui recommandais alors le secret le plus rigoureux, car il s'agissait de braver les lois les plus sévères. Il y allait de nos vies.

PANTALONE/CASANOVA. — *(revient dans la bibliothèque)* Je lui fis d'abord prendre des remèdes, qui restèrent sans effet. Nous résolûmes de consulter une sage-femme sur son état. Nous convînmes de profiter du dernier bal de l'Opéra, qui nous permettrait de nous y rendre masqués.

75\*

*Chez Reine Demay, le décor du premier tableau.  
Arlequin et Colombine en domino noir.*

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Je suis grosse. Il faudrait que vous me disiez comment cacher cette grossesse le plus longtemps possible.

FLAMINIA/REINE DEMAY. — Vous pouvez me dire sans détour que vous seriez bien aise d'avorter. Il me faut vingt-cinq louis pour acheter les drogues nécessaires. Vous m'en donnerez autant lorsqu'elles auront agi.

*Elle trousse Colombine. Celle-ci jette un regard à Arlequin qui tourne la tête.*

FLAMINIA/REINE DEMAY. — Vous devez en être au sixième mois. Si mes drogues sont inefficaces, je vous indiquerai d'autres moyens.

ARLEQUIN/CASANOVA. — Quels sont, s'il vous plaît, ces autres moyens ?

FLAMINIA/REINE DEMAY. — Je vous apprendrai le moyen de faire mourir le fœtus, qui pour lors doit d'abord déguerpir.

ARLEQUIN/CASANOVA. — Si madame se décide à prendre vos remèdes, je viendrai demain vous apporter l'argent nécessaire pour les acheter.

*Comme au premier tableau, Arlequin pose deux louis sur la cheminée. Arlequin, Colombine à son bras, fait le tour de la scène tandis que le décor fait place à la maison de Casanova.*

## 76

PANTALONE/CASANOVA. — Nous nous étions l'un et l'autre convaincus que cette femme était une scélérate qui pouvait tuer Giustiniana. Sur le retour, celle-ci manifesta le désir de visiter ma campagne de Saint-Lazare. Nous fûmes vite hors les murs. (*Sganarelle les attend et les débarrasse*) Le Duc, mon valet, nous prépara un souper délicieux, que nous arrosâmes d'un flot de champagne.

*Ils passent en se donnant la main de part et d'autre d'une table où sont disposés les abondants reliefs d'un repas. Arlequin boit au passage dans un verre qu'il renverse en le reposant.*

PANTALONE/CASANOVA. — Elle semblait apaisée ; je croyais l'heure du berger venue.

*Arlequin a entraîné Colombine vers un canapé où il l'embrasse avec fièvre. Colombine tente de le repousser, d'abord doucement. Arlequin se fait de plus en plus violent et devient pressant. Colombine résiste vivement. Arlequin s'écarte avec brutalité.*

ARLEQUIN/CASANOVA. — Comment, femme cruelle, ne m'avez-vous amusé jusqu'à ce jour que pour me faire subir un affront, lorsque tout me disait que vous ne me dédaigniez pas ?

COLOMBINE/GIUSTINIANA.\* — Hélas ! n'étant plus maîtresse de mon cœur, je suis mille fois plus à plaindre que vous (*ils restent statiques*).

PANTALONE/CASANOVA. — J'étais furieux. Le peu de résistance qu'elle m'avait opposé jusqu'à l'instant décisif, ce refus lorsque ma passion était à son comble, m'assuraient d'être joué.

ARLEQUIN/CASANOVA.\* — (*enfin*) Les sentiments de l'amour, mademoiselle, doivent céder le pas à ceux de l'honneur, et le vôtre également que le mien m'oblige à être constamment votre ami, quand ce ne serait que pour vous convaincre d'injustice à vos propres yeux. Je saurai faire par dévouement ce que j'aurais voulu faire par amour, et je mourrai plutôt que de tenter à l'avenir de posséder des faveurs dont je croyais que vous m'aviez jugé digne.

SGANARELLE. — (*après que tous ont quitté la scène*) Allez comprendre. Don Juan s'attache à une femme, et qu'il n'a pas conquise. Il s'occupe d'un fruit, et qui n'est pas de ses œuvres. Il ne brave plus le Commandeur. On m'a changé l'homme — ou je me suis trompé de pièce.

## 8. L'aroph

Dux, septembre 1796 (*suite*)

Les mêmes, plus :

FRAGOLETTA/Mme d'URFE

MARIO

---

80

*Lelio lit le manuscrit de Casanova. Pantalone regarde toujours à travers les fenêtres. Il se retourne.*

PANTALONE/CASANOVA. — La canaille s'est emparée de Paris, cette canaille assassine qui ne cherche qu'à piller, ne fait qu'immoler des victimes entre lesquelles je trouve toujours quelqu'un de mes anciens amis condamné à mort parce qu'il était digne de vivre. J'enrage.\*

81

LELIO/Le marquis. — Le temps passait. Elle n'était toujours pas délivrée.

PANTALONE/CASANOVA. — Le temps passait. Mon amour était cruellement déçu. Elle était désespérée. L'opiat que je lui faisais prendre restait sans résultat, non plus que les deux saignées que je lui avais fait faire.

C'est alors que le hasard me mit devant un moyen inattendu d'arriver à mes fins, sinon aux siennes. La marquise d'Urfé était une vieille folle, au demeurant fort grande dame, qui ne voyait qu'à travers magie et alchimie, et que j'avais su m'attacher par là.

82

*Chez madame d'Urfé.*

ARLEQUIN/CASANOVA. — Une telle opération, madame, dépasse sans doute l'entendement humain, et se montre inaccessible au commun des mortels.

FRAGOLETTA/Mme d'URFE. — Mais vous et moi réunis serons capables de la mener à bien.

ARLEQUIN/CASANOVA. — Vous et moi, avec le concours de votre Génie, et du mien.

FRAGOLETTA/Mme d'URFE. — Et comment, selon votre science, l'opération doit-elle se dérouler ?

ARLEQUIN/CASANOVA. — Au quatorzième jour de la lune d'avril, Quirilinte fécondera une vierge. Vous mourrez, et neuf mois plus tard, renaîtrez douée du verbe viril.

FRAGOLETTA/Mme d'URFE. — Et quelle est cette vierge que Quirilinte fécondera ?

ARLEQUIN/CASANOVA. — Voulez-vous le demander à Paralis ?

FRAGOLETTA/Mme d'URFE. — Faites.

*Arlequin prend un papier et monte sa pyramide. Fragoletta suit attentivement. Il lit :*

ARLEQUIN/CASANOVA. — « Lascaris est la femme qui portera la femme devenue homme. »

FRAGOLETTA/Mme d'URFE. — C'est une Lascaris ! C'est une femme de la souche de notre famille qui doit me faire renaître homme !

### 83

PANTALONE/CASANOVA. — C'est au cours de l'une de nos conversations que je lui posais incidemment la question :

ARLEQUIN/CASANOVA. — Existe-t-il, selon vous, un moyen inoffensif de libérer une jeune femme qui aurait été prise au piège de l'amour ?

FRAGOLETTA/Mme d'URFE. — Certes, ce moyen existe. Paracelse nous l'enseigne.

ARLEQUIN/CASANOVA. — Paracelse ?

FRAGOLETTA/Mme d'URFE. — Naturellement, le génial Paracelse. Il décrit un aroph propre à provoquer l'avortement. Patientez, je vous prie.

*Elle se rend à la bibliothèque — celle de Dux — où elle cherche un livre qu'elle donne à Arlequin, après avoir trouvé la page. Arlequin commence à lire.*

FRAGOLETTA/Mme d'URFE. — Je vous laisse avec Paracelse.

PANTALONE/CASANOVA. — Je fus quelque peu stupéfait de la recette indiquée par Paracelse. Il s'agissait d'un onguent composé de safran, de myrrhe, de miel vierge et d'autres substances tout aussi anodines. Mais ce qui était franchement comique, c'était le procédé d'application de cet aroph. Il fallait qu'il fût déposé au fond du vagin au moyen d'un objet cylindrique, et qu'il touche l'anneau de l'utérus dans la fureur amoureuse.

ARLEQUIN/CASANOVA. — (*éclate de rire*) Est-ce une plaisanterie ?

PANTALONE/CASANOVA. — J'avoue que j'eus quelque mal à garder mon sérieux.

FRAGOLETTA/Mme d'URFE. — Sachez-vous que Paracelse plaisante, monsieur ?

PANTALONE/CASANOVA. — Et la marquise de se piquer qu'on pût mettre son Paracelse en doute.

### 84

*Changement de décor : l'Hôtel de Hollande. Pendant ce temps, Pantalone reprend.*

PANTALONE/CASANOVA. — Je ne fus pas long à saisir le parti que je pourrais tirer de cette manœuvre, si j'étais fort sceptique quant à ses chances de réussite. Comme, une fois de plus, miss Wynne se lamentait de voir l'échéance approcher et mes drogues sans effet.

ARLEQUIN/CASANOVA. — J'ai, mademoiselle, découvert un moyen infaillible en même temps que sans danger, de vous débarrasser. C'est Paracelse qui nous le révèle.

PANTALONE/CASANOVA. — Et je lui expliquai fort longuement les vertus de l'aroph, la manière de l'administrer, en ajoutant ou en retirant les détails susceptibles de me favoriser ou de me gêner. Elle m'écoutait sans un mot.

ARLEQUIN/CASANOVA. — Répliquant l'opération trois ou quatre fois par jour cinq à six jours de suite, la petite porte doit s'ouvrir, et le fœtus doit en sortir poussé par sa propre pesanteur.\*

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — (*éclate de rire*) Est-ce une plaisanterie ?

ARLEQUIN/CASANOVA. — Sachez-vous que Paracelse plaisante, mademoiselle ?

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — (*assombrie*) Le malheur est que je ne dispose pas de quelqu'un qui puisse m'administrer l'aroph.

*Elle sort. Arlequin reste pantois. Pantalone s'apprête à parler, Arlequin le précède.*

## 85

ARLEQUIN/CASANOVA. — C'était la tuile. Il n'était pas possible qu'elle n'ait pas pensé à moi pour cette fonction. Je me repensais déjà de lui avoir parlé de l'aroph, craignant qu'elle ne découvre l'artifice. (*il se tourne vers Pantalone*)

PANTALONE/CASANOVA. — Je me promis de n'en plus parler, mais environ une semaine plus tard, elle s'étonna d'elle-même que je ne lui reparle plus de ce moyen.

ARLEQUIN/CASANOVA. — Je lui fis remarquer que c'était elle qui l'avait éludé.

PANTALONE/CASANOVA. — Elle me répondit que c'est le médecin qui lui faisait défaut et qu'il était difficile de proposer la chose au premier venu.

ARLEQUIN/CASANOVA. — J'eus lieu d'être vexé qu'elle me mette en balance avec le premier venu et ne veuille pas compter sur mon amitié en la circonstance.

COLOMBINE/GIUSTINIANA.\* — Faut-il que vous soyez cruel et injuste ! Vous ne m'aimez pas, puisque vous voulez que ma situation serve à votre triomphe. Je ne puis le regarder que comme une vengeance.

ARLEQUIN/CASANOVA. — Sachant que je vous adore, comment pouvez-vous me supposer des projets de vengeance, et comment pouvez-vous me croire insensible quand vous me dites clairement qu'en l'absence de votre amant vous ne sauriez jeter les yeux sur aucun homme pour vous tirer d'affaire.\*

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Pouvais-je compter sur vous après mes refus ?

ARLEQUIN/CASANOVA.\* — Vous pensez donc qu'un vrai amant puisse cesser d'aimer à cause d'un refus qui même peut naître de vertu. Je sais maintenant que vous m'aimez.

Et je sais que vous êtes fâchée que je puisse me figurer que vous ne m'auriez jamais rendu heureux sans la nécessité dans laquelle vous êtes.

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Vous êtes, mon cher ami, le fidèle interprète de mes sentiments. Mais il reste à savoir comment nous pourrions nous trouver ensemble avec toute la liberté qui nous est nécessaire.\*

ARLEQUIN/CASANOVA.\* — Soyez sans inquiétude. Sûr de votre consentement, je ne serai pas long à trouver un expédient convenable. En attendant, je vais composer l'aroph.

*Il part en courant, et, tandis que Pantalone intervient, collabore à la mise en place sur le même rythme. Seule Colombine reste, médusée, au milieu de la scène.*

PANTALONE/CASANOVA. — (*très vite*) Je découvris effectivement très rapidement un galetas, dans les combles de l'Hôtel de Hollande, où je pourrais effectuer tranquillement ma besogne chaque nuit. Je m'assurai la complicité de la femme de chambre de miss Wynne. Et afin de ne pas perdre de temps, je me contentais d'employer du miel pur pour mon aroph. Et...

*Rupture brutale, à la fin de la mise en place, silence et pénombre.*

## 86

PANTALONE/CASANOVA. — ... tout fut bientôt prêt.

*Arlequin revient prudemment sur scène, tenant une bougie qui ramène la lumière. Tout le début de la séquence, mezza-voce.*

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Es-tu sûr de ne pas avoir été vu ?

ARLEQUIN/CASANOVA. — Certain.

*Ils se déshabillent. Toute la scène est extrêmement naturelle. Ils ne montrent ni pudeur ni sentiment. Lorsqu'ils sont prêts, Colombine coiffe Arlequin du cylindre, qu'elle enduit d'aroph.*

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Est-ce qu'il tient ?

ARLEQUIN/CASANOVA. — Je crois que ça ira.

*Colombine s'allonge, Arlequin la couvre, tandis que tous deux surveillent l'intromission, prodigieusement sérieux.*

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — ... Tu es bien dur...

ARLEQUIN/CASANOVA. — ... Ce qu'il faut... écarte bien... ça va ?

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Tu n'es pas au fond.

ARLEQUIN/CASANOVA. — Attends. Cela va venir.



*Après quelques mouvements, Arlequin éjacule et se retire. Il inspecte le travail.*

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Je ne sais pas si la médication peut faire effet. Ta célérité m'a surprise.

ARLEQUIN/CASANOVA. — Si le col n'est pas irrité, l'aroph ne peut pénétrer jusqu'à l'œuf. Mais n'importe, remettons-nous à l'ouvrage.

*Ils se regardent, observent la scène, puis éclatent de rire Arlequin embrasse Colombine. Tandis qu'ils « se remettent à l'ouvrage », Mario s'avance sur la scène. Arlequin et Colombine commencent à s'enflammer. Mario tire le rideau qui se trouve devant eux :*

MARIO. — Pardonne-nous, ami, si nous ne pouvons t'en montrer davantage. Car deux jeunes êtres que tout dispose à l'amour ne peuvent y rester insensibles. Et nous avons jugé que le si vibrant tableau de leurs sentiments eût été indécent.

*Plaintes.*

---

## 9. Le couvent

Dux, septembre 1796 (*suite et fin*).

LELIO/Le marquis vénitien

PANTALONE/CASANOVA à Dux (1796)

ARLEQUIN/CASANOVA à Paris (1759)

COLOMBINE/GIUSTINIANA

FRAGOLETTA & SILVIA/Deux religieuses

SGANARELLE/Un homme

90

*Le décor est resté en place. Arlequin et Colombine se sont rhabillés.  
Arlequin tire le rideau.*

COLOMBINE/GIUSTINIANA.\* – Mon cher ami, tout ce que nous avons fait me semble beaucoup plus propre à créer qu'à détruire, et si la porte n'était pas hermétiquement fermée, nous aurions sans doute fourni bonne compagnie au petit solitaire. Ils sourient et s'embrassent. Colombine s'esquive.

91

LELIO/Le marquis. – (*lit*) « Ma position était singulière. Malgré que je l'aimasse, je ne pouvais être fâché de l'avoir trompée. C'était une petite vengeance que je devais à mon amour-propre. Elle me dit plusieurs fois dans nos colloques nocturnes qu'elle se trouvait heureuse, et qu'elle ne cesserait de l'être quand même l'aroph ne ferait aucun effet. »\*

PANTALONE/CASANOVA. — (*rêveur*) Savez-vous, marquis, ces mémoires sont devenues ma seule joie de vivre. Je vis à travers le souvenir, trop vieux pour jouir encore de la vie.

Et chaque fois que Dux m'est trop amer, je me replonge dans le passé, j'efface la douleur du présent.

LELIO/Le marquis. — N'êtes-vous pas heureux chez le comte de Waldstein ?

PANTALONE/CASANOVA. — Je suis le plus heureux des hommes durant les séjours du comte. Homme merveilleux ! (*bas*) Savez-vous qu'il a tenté de faire évader Marie-Antoinette. Hélas ! Il n'a pu réussir. Mais le descendant du grand Wallenstein n'est pas toujours ici. (*Il tape du pied*) Et alors sa piétaille me persécute.

LELIO/Le marquis. — Mais que vous occupez-vous d'eux ? Il n'y a rien de commun entre eux et vous.

PANTALONE/CASANOVA. — Cospetto ! De la graine de Jacobins. Ils se rient de moi. Je dois leur apprendre le respect. D'ailleurs, tenez, je veux vous faire lire un libelle que j'ai rédigé contre le maître d'hôtel Faulkirchner. (*Il va chercher un papier.*)

Ce malotru, savez-vous ce qu'il a osé faire ! Il a placardé mon portrait sur la porte des lieux d'aisance ! (*Il apporte le texte*) Avec sa matière, marquis, avec sa matière !

LELIO/Le marquis. — Une autre fois, s'il vous plaît. Parlez-moi plutôt encore de Giustiniana.

PANTALONE/CASANOVA. — Ah ! Giustiniana ! Comme je t'ai aimée ! Que n'ai-je pas fait pour te servir ! Comme ta beauté a illuminé mes jours.

LELIO/Le marquis. — Vous étiez heureux.

PANTALONE/CASANOVA. — J'étais totalement heureux et je crois l'avoir rendue heureuse malgré les soucis que lui causait son état. Nous étions en mars et elle en était alors à son septième mois. Elle ne pourrait bientôt plus donner le change.

LELIO/Le marquis. — Et l'aroph restait sans effet...

PANTALONE/CASANOVA. — Et pour cause ! Il fallait donc trouver autre chose.

LELIO/Le marquis. — Le couvent ?

## 92a

*Une cellule de Conflans. Six flashes sur l'accouchement.*

FRAGOLETTA/Une religieuse. — Comment vous sentez-vous, ma fille ?

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — (*en sueur, et se débattant*) Je souffre, je souffre.

*Silence. Une seconde religieuse s'occupe d'elle.*

## 92b

*Colombine hurle. Ils s'activent.*

SILVIA/Une religieuse. — Vite ! Allez chercher de l'aide. Elle entre en travail.

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Je vais mourir.

## 92c

*SILVIA/Une religieuse. — Là... doucement... oui, c'est bien.  
Colombine, haletante, hurle à nouveau. Premier cri de bébé.*

## 92d

*On sort le bébé. Colombine est retombée épuisée.*

SILVIA/Une religieuse. — Quel amour !

92e

FRAGOLETTA/Une religieuse. — Voulez-vous voir le bébé avant qu'on l'emmène ?

COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Mon petit.

*Elle l'embrasse. Une religieuse rédige un billet qu'elle confie à Sganarelle avec le bébé enveloppé. Il sort.*

92f

*Les autres restent autour du lit. Tableau statique.*

93

LELIO/Le marquis. — Et qu'est-il devenu ?

PANTALONE/CASANOVA. — Je l'ignore. Et sans doute Mademoiselle l'ignora-t-elle aussi. Il passa encore trois semaines avant qu'elle ne fasse connaître sa retraite et revienne à Paris.

Elle partit ensuite bientôt pour l'Angleterre. Quant à moi, après avoir pu désintéresser la justice de l'affaire, je quittai à mon tour Paris.

Voilà ! Vous savez tout sur l'histoire de miss Wynne, je crois ?

LELIO. — (*s'avance vers le public*) Tout ! Savons-nous maintenant tout ? À moins qu'il ne reste quelques points obscurs dans l'intrigue. Curieusement, miss Wynne ne semble pas avoir informé son ami parisien des tenants et aboutissants de l'affaire. Quant à Andrea Memmo, le père de l'enfant, le moins qu'on puisse dire est qu'il est étrangement absent de l'intrigue. De plus, comment expliquer l'acharnement de Castelbajac à perdre Giustiniana et Giacomo ? Comment expliquer le revirement de miss Wynne, désireuse d'épouser La Popelinière, puis écartant toute idée de mariage après l'aventure ? Alors ? (*Il se retourne vers Pantalone.*)

Jacques Casanova, chevalier de Seingalt, vénitien, s'éteignit le 4 juin 1798, des suites de troubles de la prostate, à l'âge de soixante-treize ans.

PANTALONE/CASANOVA. — (*s'adresse au public*) J'ai vécu en philosophe et je en chrétien.\*

*Il va s'allonger au lointain pour mourir. Pendant ce temps :*

LELIO. — ... Dit-il en mourant, si l'on en croit la légende.

*Dies irae de Berlioz.*

« Judex ergo cum sedebit, quidquid latet, apparebit ; nil inultum remanebit. »<sup>1</sup>

*Lelio traverse la bibliothèque, regarde Pantalone, ferme le manuscrit, regarde longuement le parc.*

*Noir.*

---

<sup>1</sup> [Surtitre] Lorsque le Juge siègera, tous les secrets seront révélés et rien ne restera impuni.

## 10. Murano

Murano, 1955.

GILLES/JAMES R. CHILDS  
MARIO/Un patron verrier  
SILVIA/Sa femme  
COLOMBINE/Sa fille  
FLAMINIA/La servante  
MANON/Une fillette de verrier

---

100

UNE VOIX. — Venise 1955.

*Sonorisation de ville : moteurs, klaxons, coups de frein, pigeons, etc.  
Le décor évoque l'enceinte de la verrerie. Il reprend les éléments de  
celle du couvent (cinquième tableau).*

MARIO/Le patron verrier. — Les difficultés que nous éprouvons sont énormes, cher ami. La mécanisation de la verrerie, c'est la quadrature du cercle ; et nous avons la plus grande peine à améliorer les rendements.

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Mais c'est un métier extraordinaire.

MARIO/Le patron verrier. — Sans doute ! Sans doute ! Ce qui pose problème, c'est que les capitaux ne peuvent tourner à plein régime. Je tente d'ailleurs une diversification de mes activités, dans la branche des matières plastiques. Mais venez, cher ami, faire le tour du propriétaire.

101

*Le four, masqué jusque-là, apparaît alors. Cette apparition, tant par l'éclairage jeté par le four que par le ballet des verriers, doit être spectaculaire. L'équipe devrait comprendre deux verriers et deux auxiliaires. Le four fonctionnera dès lors en permanence, y compris entre les tableaux. Mario, inaudible, explique le travail de la place, dont le bruit amplifié a supplanté ceux de la rue lors de l'apparition. Ils quittent le four pour se rendre sur l'aire centrale, où on dresse le décor : le souper chez Mario.*

MARIO/Le patron verrier. — Et vous-même, Excellence, l'inactivité semble vous réussir ?

GILLES/JAMES R. CHILDS. — L'inactivité ? Vous allez me vexer !

MARIO/Le patron verrier. — Je plaisante. Mais ne regrettez-vous pas d'avoir abandonné la Carrière ?

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Cher ami, avoir démissionné lors de la chasse aux sorcières est à mes yeux mon seul titre de gloire. La purge était odieuse, je l'ai repoussée.

MARIO/Le patron verrier. — Enfin, ce n'étaient jamais que des communistes, auxquels s'attaquait votre McCarthy. Mon cher Childs, je ne suis pas loin de voir en vous un idéaliste.

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Écoutez, j'aime mon pays, et je ne crois pas l'avoir mal servi. Je l'aime parce que je le sais capable de résister aux sirènes que sont McCarthy et Foster Dulles.

MARIO/Le patron verrier. — Regardez Venise. Voyez-vous Togliatti occupant le palais des Doges ! Cela ne mérite-t-il pas quelques accommodements avec vos idéaux ?

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Tout régime qui bafoue la liberté au nom de la défense de la liberté se sape lui-même.

## 102

MARIO/Le patron verrier. — Nous sommes impatients, cher ami, de connaître vos dernières trouvailles.

SILVIA/La femme. — Savez-vous, monsieur Childs, qu'il ne pouvait y avoir de plus grand honneur pour nous, pauvres habitants de Murano, que de recevoir l'éminent casanoviste que vous êtes ?

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Imaginez plutôt, madame, l'émotion que j'éprouve à marcher ici sur les traces de Giacomo. Et lorsqu'elle va de pair avec le plaisir de dîner à votre table, pensez que je suis le plus heureux des hommes.

COLOMBINE/La fille. — S'il vous plaît, parlez-nous de vos recherches.

MARIO/Le patron verrier. — Mais non, mais non ! Voyez, il nous flatte, et c'est pour ne pas livrer ses secrets.

SILVIA/La femme. — Allons, cher ami, même pas une petite indiscretion ?

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Il n'y a pas d'indiscretion. Je travaille actuellement sur l'affaire Wynne, et je viens de faire une découverte inestimable.

COLOMBINE/La fille. — Miss Wynne ? N'est-ce pas cette jeune Vénitienne que Casanova connut à Paris ?

MARIO/Le patron verrier. — Cette *amica del Giacomo Casanova* à laquelle le grand Brunelli a consacré une étude ?

SILVIA/La femme. — Mais encore ? Vous nous mettez l'eau à la bouche.

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Vous savez que ce fut longtemps une énigme des *Mémoires*, où elle n'est d'ailleurs jamais nommée que *Mademoiselle* — ou sous le curieux code de *miss XCV*.

Casanova la rencontra désespérée, l'événement qu'elle attendait devant la priver et de l'honneur et d'un splendide parti, puisqu'elle allait épouser le riche fermier général

La Popelinière. Finalement, après des tentatives infructueuses d'avortement, Casanova put la mettre à l'abri dans un couvent où elle accoucha.

Depuis, non seulement ces faits ont pu être vérifiés, mais les archives que Charles Henry retrouva ont éclairé les aspects publics, judiciaires de l'affaire : un procès a bien eu lieu, à la suite de la dénonciation d'une sage-femme. Casanova parvint non sans mal à se tirer d'affaire. Mais bien des points restaient ténébreux.

Or, une découverte de Brunelli, c'est vrai, dans les années vingt, laissait penser que durant son voyage, Giustiniana écrivait très régulièrement à Memmo, son amant ; Brunelli mit au jour un lot de correspondance, mais pas les lettres parisiennes de miss Wynne, qui eussent couvert cette période.

COLOMBINE/La fille. — Mais alors, votre découverte ?

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Ma découverte ? Je viens de tomber sur la correspondance inédite de Giustiniana à la Bibliothèque de Venise. Je n'ai pu me pencher encore sur ce matériau, mais il contient bien les lettres qu'elle envoya de Paris à Andrea Memmo. Vous rendez-vous compte que nous allons enfin connaître le point de vue de la principale intéressée sur cet épisode des *Mémoires* ?

*Il se lève. Décor et personnages se dissolvent, l'enceinte de la verrerie réapparaît, mais le jeu de Gilles est continu.*

## 103

GILLES/JAMES R. CHILDS. — J'éprouve comme un vertige à cette idée. Voici un siècle et demi que des chercheurs rassemblent pièce à pièce le puzzle. Et aujourd'hui, je sais que je tiens en main la pièce maîtresse, la clé. Quelle porte ouvre-t-elle ? Ne faut-il pas plutôt tout brûler ?

*Sirène discrète. Les verriers arrêtent le travail. Manon, fille de l'un deux, attend à la porte. Le tableau du couvent (dernière séquence) se reproduit alors exactement.*

*Les regards de Gilles et de Manon, plus proches cette fois, s'accrochent. Le visage de Manon comporte maintenant une nuance vengeresse et agressive. Ils se regardent sans se comprendre. Un verrier (jeune, cheveux longs, chemise) sort, prend la main de Manon. Échange de regards triangulaire. Ils partent. Gilles sort à son tour.*

---

# 11. La bibliothèque de Venise

La bibliothèque de Venise, 1955, le lendemain.

GILLES/JAMES R. CHILDS  
 COLOMBINE/GIUSTINIANA  
 ARLEQUIN/CASANOVA  
 PANTALONE/LA POPELINIERE  
 BRIGHELLA/CASTELBAJAC  
 FLAMINIA/REINE DEMAY  
 MARIO/M. de COURCELLES  
 LELIO/M. de SAFFRAY  
 MANON/Une fillette  
 SGANARELLE/MEMMO  
 SILVIA/Mrs WYNNE  
 FRAGOLETTA

---

110

*La bibliothèque, vaste, lumineuse, antinomique de celle de Dux, est évoquée sur l'ensemble de la scène. Elle laisse apparaître la ville à travers les fenêtres. Trois groupes sur scène : les verriers, qui ont repris le travail ; James Rives Childs, qui travaille seul, dans la bibliothèque ; les masques de 1759, teint terne, muets, costumes passés et jeu fané, tons roses pour le clan Giustiniana, tons mauves pour le clan des héritiers, Pantalone et Arlequin en dominante pourpre. Ils apparaissent sur la scène, peu à peu, où ils errent. Seule Manon est immobile.*

*Fenêtre ouverte et bruits de la ville au début du tableau. Gilles va la fermer. Il va prendre un volumineux dossier qu'il installe devant lui, pensif. Pendant ce temps, Colombine va s'asseoir sur un autre point de la scène. Monte lentement, suivant les phases dramatiques, une musique fantastique.*

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Ouvre-moi ton cœur, livre-moi tes secrets...

Bergame, le 13 octobre 1758. Lettre de Giustiniana Wynne à Andrea Memmo. Elle vient de quitter Venise. Elle lui écrit donc sur le chemin de Paris.

Voix de COLOMBINE/GIUSTINIANA. — « Je penserai ferme à La Popelinière aussi, et à ma situation, qui va dépendre de moi seule, et de ma résolution, tout comme celle-ci, ensuite, dépendra de lui. Avec mon nom, avec mon éducation, en somme avec mon talent à obtenir l'appui des autres, je pourrai faire sa conquête ; et dès lors que je pourrai commander là où aujourd'hui on me commande, je crois bien, Memmo, que je ferai en sorte d'avoir et le titre et la fortune. Aie confiance : je te tiendrai au courant de tout. »\*

*Attaque musicale. Sganarelle (Memmo) apparaît adossé à un pilier.*



GILLES/JAMES R. CHILDS. — Shit !

*Sganarelle fait un pas. Colombine se jette dans ses bras. Elle s'affaisse, ils s'écartent, une main tendue. Elle revient à sa place.*

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Memmo jetait sa belle dans les bras du fermier général. L'attrait de Giustiniana pour les « vieux ». Memmo et Giustiniana ne peuvent se marier, il la pousse vers un riche parti. Et ils peuvent continuer à se voir, devant d'ailleurs être bien vite débarrassés du gêneur. Le petit maquereau. Seulement il ne fallait pas lui faire un enfant.

## 111

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Turin, le 21 octobre 1758. Lettre de Giustiniana Wynne à Andrea Memmo.

Voix de COLOMBINE/GIUSTINIANA. — « Ah Oui ! Je suis vraiment et pleinement malheureuse. Je t'ai adoré, par faiblesse je t'ai trahi, à la suite de quoi je t'ai trompé, je t'ai haï quelque temps, puis je t'ai admiré, et je t'ai aimé à nouveau, et je t'aime encore. »\*

*Les deux amants se regardent.*

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Attention, un peu de méthode... cela me rappelle quelque chose... c'est ça... J'ai vu cela quelque part... (*Il cherche*) une autre lettre... une lettre de la collection Brunelli...

« J'ai quitté Venise plus amoureuse de toi que je ne l'étais avant que tu ne te déprennes, ou te détrompes sur mon compte. Les obligations contractées envers toi, le regain d'admiration pour toi que je devais éprouver du fond de l'âme, ta résistance, ta délicatesse de cœur, ta franchise, ton pardon, la justice que tu rendis à mon cœur, bref les événements des deux derniers mois m'avaient déterminée, comme je te jure que je le suis encore, à n'aimer de ma vie d'autre homme que toi. » \*

Mais alors ; ils se brouillent en août et ne se revoient qu'au départ, début octobre. Et si l'enfant...

« Je t'ai adoré, par faiblesse je t'ai trahi, à la suite de quoi je t'ai trompé. » (*Il éclate de rire*) Il n'est pas de Memmo. (*Il va consulter ses notes*) Il naît le quatre mai ; c'est bien ça, il peut avoir été conçu... en août, peut-être en septembre. Peu de chances qu'il soit de Memmo. Et cela expliquerait bien des choses. Voilà pourquoi Memmo est tenu à l'écart d'un bout à l'autre des opérations : c'est à Memmo qu'elle cache la grossesse ! Il ne devait pas savoir. Et il n'a pas su.

## 112

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Paris, le 18 décembre 1758. Lettre de Giustiniana Wynne à Andrea Memmo.

*Pantalone apparaît, surveillé par Mario et Lelio*

Voix de COLOMBINE/GIUSTINIANA. — « Il n'est bien entendu pas question que j'abandonne cette idée, bien au contraire je veux la creuser, puisque je t'ai promis de le faire. Dès que je sortirai, je m'occuperai, sois-en sûr, de monsieur La Pouplinière. »\*

*Pantalone va faire une révérence à Colombine, Mario et Lelio chuchotent entre eux. Arlequin apparaît.*

113

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Paris, le 8 janvier 1759. Lettre de Giustiniana Wynne à Andrea Memmo.

*Arlequin et Colombine miment à nouveau la scène de l'Opéra.*

Voix de COLOMBINE/GIUSTINIANA. — « Cette même soirée dans une loge près de la mienne, il y avait Casanova, magnifique, qui nous reconnut et vint nous faire visite... Il est plein de soi et sottement fastueux ; en somme insupportable, sauf toutefois quand il parle de son évasion, qu'il raconte merveilleusement. »\*

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Tiens ! On n'est pas très flatteur pour Casanova, dans les lettres à Memmo. (*Il se tourne vers Colombine*) Ménage-t-elle la susceptibilité de Memmo, ou est-elle réellement agacée par Casanova ? Où est la vérité ?

114

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Paris, le 24 juin 1759. Lettre de Giustiniana Wynne à Andrea Memmo. Ce sont les lettres que Giustiniana écrit du couvent à Memmo pour se justifier, après avoir gardé le silence durant toute l'affaire.

Voix de COLOMBINE/GIUSTINIANA.\* — « Avec très bonne grâce et presque en plaisantant, l'intendant de La Pouplinière me demanda la permission de mettre la main sur mon ventre. Je l'y engageai bien volontiers, et lui, maudissant les imposteurs, me demanda mille fois pardon... Il fit épier, par ordre de monsieur de La Pouplinière, ce Castelbajac qui l'avait averti, et il trouva qu'il avait des conférences secrètes avec un de ses proches parents. »

*Lumière sur Mario et Lelio, qui donnent de l'argent à Brighella. Flaminia guette son dû.*

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Les héritiers. Eh oui ! Castelbajac est soudoyé par les héritiers. Monsieur de Courcelles, qui jette sa femme dans les bras du fermier général, et monsieur de Saffray doivent tout faire pour éviter le mariage.

*Mario et Lelio font briller des couteaux. On donne à Colombine une lettre qu'elle lit.*

Voix de COLOMBINE/GIUSTINIANA.\* — « ... ce billet anonyme que j'ai reçu : " Vous pensez à un établissement qui va vous coûter la vie... Une personne, qui s'intéresse à votre sort, vous en avertit. Toutes les mesures sont prises pour votre perte. Mettez-vous au plus tôt en sûreté. L'affaire est sérieuse. Peut-être que vous ne connaîtrez que trop tard la bonté de l'avis. Ne parlez pas à qui que ce soit. Votre indiscretion préviendrait le coup." »

*Elle se lève, blanche mais volontaire ; les deux camps se forment.*

115

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Et Giacomo qui n'a rien su ! Au complot du couple Memmo pour s'assurer la fortune du fermier général, répond le complot des héritiers pour perdre Giustiniana. Il n'y a donc que des cocus dans cette histoire ? Mais qui a gagné ?

*Les masques miment alors l'intrigue. Pantalone accroche un sac d'écus au centre de la scène, suspendu à une corde et une poulie. Colombine s'en approche. Mario court pour enlacer le sac et le tirer vers lui. Pantalone va vers Colombine qui revient vers le sac. Lelio court chercher un bébé (cris) qu'il pose au milieu de la scène. Mario court également, prend un couteau, transperce le sac, qui se vide. Tous se figent durant l'annonce de l'épilogue.*

---

# Épilogue

Les mêmes

---

120

*Le décor du tableau précédent est amené. L'épilogue se déroule sur un fond de fin de fête. (papiers qui traînent, éléments de décors disparates, éclairages en demi-teintes, vapeurs, etc.)*

*La contradiction est flagrante entre le catastrophisme des éléments et le jeu en dedans de Gilles, dont la tourmente est toute intellectuelle.*

*Les masques reprennent vie. Ils poursuivent leur ronde. Un roulement de tonnerre se fait entendre peu à peu, jusqu'à devenir assourdissant. Il est arrêté brutalement.*

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Où en suis-je ? Que sais-je ? Qu'est-ce que j'ai appris ? Aucun n'a su. Nous ne sommes pas sur un échiquier. Il n'y a pas de joueurs. Aucun n'a su, personne n'a tiré les ficelles.

*Une musique éclatante — cuivres — enchaîne.*

Voix de COLOMBINE/GIUSTINIANA. — (*en échos*) « Je t'ai adoré, par faiblesse je t'ai trahi, à la suite de quoi je t'ai trompé, je t'ai haï quelque temps, puis je t'ai admiré. Et je t'ai aimé à nouveau. »

*Fin de la musique.*

121

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Aucun n'a su. Qui dirige le jeu ? Qu'est-ce qui fait l'Histoire ?

*De monstrueux blocs de décors (polystyrène expansé, formes gonflables...) se détachent des cintres. Ils se disloquent sous le choc, rebondissements lourds et lents, fracas énorme, mais décalé, en sonorisation. Le tonnerre reprend.*

LE CHŒUR DES MASQUES. — (*chanté*)

Ce que tu sais : rien, tu n'as rien appris.  
Ne cherche pas la femme, cherche le conflit.  
La loi est la loi : n'avorte pas, hérite.  
Ils ne sont rien, et tu n'es rien non plus.

*Fin du tonnerre.*

## 122

Voix de PANTALONE/LA POPELINIERE. — M'aimes-tu ?

Voix de SGANARELLE/MEMMO. — M'aimes-tu ?

Voix de LELIO/CASANOVA. — M'aimes-tu ?

*Colombine s'avance vers le public.*

Voix de COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Je t'aime. Je ne t'ai pas trompé.

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Qui a gagné ? Tous ont gagné. Ou peut-être personne ? La tête me tourne. Que sommes-nous dans le jeu ? Y a-t-il un treizième masque ? Qu'est-ce qui fait l'Histoire ?

## 123

*Musique à nouveau. Les répliques suivantes en échos.*

Voix de PANTALONE/LA POPELINIERE. — M'aimes-tu ?

Voix de SGANARELLE/MEMMO. — M'aimes-tu ?

Voix de LELIO/CASANOVA. — M'aimes-tu ?

Voix de COLOMBINE/GIUSTINIANA. — Je t'aime.

*Fin de la musique.*

GILLES/JAMES R. CHILDS. — Que sais-je ? Pourquoi ne pouvait-elle pas l'épouser ensuite ? Rien ne s'y opposait. Qui est le père ? Chacun a construit sa part du puzzle. J'apporte la mienne. Suis-je mort ? Qui révélera le secret ? D'autres viendront après moi. La pièce continue-t-elle ?

LE CHŒUR DES MASQUES. — (*chanté*)

Derrière l'enfant, tu trouves l'héritage.  
La fortune est enterrée sous la loi.  
Les bonnes mœurs : un coffre-fort.  
C'est l'enfant que tu nourris qui te dévore.  
Tu as tout appris, et tu as tout à apprendre.  
Tu tiens la réponse, tu ne vois que des questions.

## 124

Voix de MANON.\* — « Cher Giacometto, souvenez-vous bien que vous devez m'aimer toujours. Du moins vous me l'avez promis et je compte mériter votre amour par la tendre amitié que je conserverai toujours pour vous. »

Voix de COLOMBINE/GIUSTINIANA. — « Je t'ai aimé, par faiblesse je t'ai trahi, à la suite de quoi je t'ai trompé. »

Voix de PANTALONE/CASANOVA. — Quand l'amour s'en mêle, on est ordinairement dupe de part et d'autre.\*

Voix de LELIO. — Pourquoi as-tu remué cette poussière ? Ne pouvais-tu laisser les morts en paix ? La loi est sacrée, tu n'avais pas le droit de t'attaquer à la loi. Tu n'avais pas droit à la vérité. D'ailleurs, est-ce la vérité ?

125

*Le roulement de tonnerre reprend. Sur l'écran, un rectangle lumineux apparaît, aveuglant dans les éclairages falots ; il grossit. Les verriers arrêtent le travail et observent les masques. Manon rejoint son père, ils se donnent la main. Gilles se prend la tête dans les mains. Les masques le regardent.*

*Tous s'immobilisent, face au public.*

Voix du CHŒUR DES MASQUES. — (*parlé*)

Dissèque la loi : tu trouves la fortune.

Ne cherche pas la femme, cherche le conflit.

Tu démontes le jeu, c'est toi le jouet.

Tu tiens la réponse, il n'y a que des questions.

---

# Annexes

## Note sur les sources de Giustiniana

---

Le parti pris de l'authenticité historique, de la précision dans le fait, dans le mot à mot, appelle une remarque à propos de Giustiniana.

Il est peut-être bon de savoir jusqu'où cette vérité — souvent relative — a été respectée. De manière générale, les événements et protagonistes de 1759 — grosso modo, le plateau central — sont authentiques. Seuls le sixième tableau, le dixième et l'épilogue sont de fiction.

Pour les personnages, un critère commode de distinction a été adopté : les personnages nommés ont existé et leur rôle est attesté, les autres interviennent pour ordonner le récit. La datation est rigoureuse, comme en témoigne la chronologie annexée. Sans doute, la rencontre de Goldoni et de Marivaux n'aurait-elle pu avoir lieu qu'en 1762 ; mais la relation en est toute symbolique.

Les quelques schématisations opérées le font pour d'évidentes raisons dramaturgiques : ainsi l'absorption du personnage de Bertin d'Antilly par celui de Sartine, etc.

Les textes cités sont scrupuleusement respectés. Leur provenance : ceux des premier, second et cinquième tableaux sont tirés des Archives judiciaires (voir Gaston Capon — *Casanova à Paris*) ; ceux des quatrième, septième, huitième, neuvième tableaux, du Tome V de l'*Histoire de ma vie*, dans la version originale (Édition Brockhaus de 1960 — Les citations littérales se rapportent toujours à cette édition. Dans les autres cas, un texte plus proche de celui de Laforgue a parfois été retenu) ; les extraits de lettres de Giustiniana proviennent de *Casanova Gleanings* (V — 1962) ; la plupart de ces textes sont contenus, cités, ou mentionnés dans l'édition de poche de l'*Histoire de ma vie* (Tome V).

Les textes du prologue et du huitième tableau (séquence 80) sont cités par Édouard Maynial et Raoul Vèze (*La fin d'un aventurier : Casanova après les Mémoires*). Les répliques du troisième tableau (séqu. 30) sont extraites de l'*Histoire de ma vie* (Tome III). Le sonnet du troisième tableau est inspiré d'un poème de Jean Hesnaut (XVII<sup>e</sup> siècle). Enfin, les répliques de l'épilogue (séqu. 124) viennent, pour celles de Manon, des lettres de Manon Balletti à Casanova (citées en annexe du Tome II de l'*Histoire de ma vie* — Éd. La Pléiade), et pour celle de Casanova, de la préface de l'*Histoire de ma vie*.

---

## Points de repère chronologiques

---

1493 — 1541	Vie de Theophrastus Bombast von Hohenheim, dit <i>Paracelse</i> .
1577	Arrivée des comédiens italiens à la cour d'Henri III.
1697	Louis XIV chasse les Italiens.
1715	Gaétan Casanova quitte Parme pour suivre la <i>Fragoletta</i> .
1716	Retour des Italiens à Paris ; ils s'installent le 1 <sup>er</sup> juin à l'hôtel de Bourgogne, dirigés par Luigi <i>Lelio</i> Riccoboni. Watteau : <i>L'amour au Théâtre italien</i> , scène du spectacle de réouverture des Italiens.
1721	Mariage de Antoine <i>Mario</i> Balletti, fils de la <i>Fragoletta</i> , beau-frère de Lelio, avec <i>Zanetta Silvia</i> Benuzzi.
3 mai 1722	<i>La surprise de l'amour</i> aux Italiens (rencontre de Silvia et de Marivaux).
27 février 1724	Mariage de Gaétan Casanova — qui a quitté la <i>Fragoletta</i> — et de <i>Giovanna Zanetta</i> Farusi à Venise.
2 avril 1725	Naissance de Giacomo Casanova, leur fils.
21 janvier 1737	Naissance de Giustiniana Wynne, fille de Richard Wynne et d'Anna Gazzini.
1740	Naissance de Manon Balletti (baptisée le 4 avril). Mariage de Richard Wynne et d'Anna Gazzini.
1745	Légitimation de Giustiniana.
1748	Affaire de la cheminée.
1753	Première rencontre de Casanova et des Wynne, à Padoue. Rencontre de Giustiniana et de Memmo.
1756	Début de la guerre de Sept Ans.
Juin 1757 à octobre 1758	De Bernis aux affaires étrangères.
1757 à 1760	Fiançailles de Casanova et de Manon Balletti, qui rompt les siennes avec le musicien Clément.
Août 1758	Brouille et rupture de Giustiniana et de Memmo.
Août ou septembre	Giustiniana enceinte.
16 septembre	Mort de Silvia.
Vers le 10 octobre	Départ des Wynne de Venise. Giustiniana renoue avec Memmo.
13 octobre	Première lettre de Giustiniana à Memmo, datée de Brescia.
Fin novembre	Arrivée des Wynne à Paris.
Fin décembre	Giustiniana présentée à La Popelinière.
début janvier 1759	Retour de Casanova à Paris.
8 janvier	Rencontre de Casanova et des Wynne à la Comédie italienne.
13 janvier	Bal à l'Opéra : le domino noir.
6 février	Le parlement de Paris condamne l' <i>Encyclopédie</i> .



---

Vers le 15 février	Bal à l'Opéra : visite à Reine Demay.
26 février	Reine Demay et Castelbajac dénoncent Giustiniana à La Popelinière.
27 ou 28 février	« Visite » de Giustiniana par Gazon de Maisonneuve, intendant de La Popelinière.
27 février	Mardi-gras, dernier bal à l'Opéra.
Mars	L'aroph.
Mars à novembre	M. de Silhouette contrôleur général des finances.
4 mars	Rencontre des Tuileries.
7 mars	Castelbajac dénonce Giustiniana et Casanova au commissaire Guyot.
12 mars	Bertin d'Antilly, lieutenant de police, reçoit la déclaration du marquis et les rapports des trois inspecteurs.
Vers le 15 mars	Visite de Giustiniana, enceinte de cinq à sept mois, par un policier.
16 mars	Le commissaire Thiérion interroge les témoins : Castelbajac, Reine Demay, Angélique Gérard (« protégée » de la Montigny), La Popelinière, Maisonneuve.
4 avril	Giustiniana au couvent de Conflans-l'Archevêque (Charenton).
5 avril	Contre-attaque de Casanova, qui dépose plainte auprès du commissaire Guyot.
Vers le 10 avril	Plainte de Mrs Wynne contre Casanova.
16 avril (lundi de Pâques)	Interrogatoire officieux de Casanova par M. de Sartine, lieutenant criminel.
17 avril	À la suite de cet interrogatoire, M <sup>me</sup> du Romain révèle à de Sartine le lieu de la retraite de Giustiniana et son état.
19 avril	Interrogatoire de Casanova au Grand Châtelet. II est décrété d'ajournement personnel (assignation à comparaître, sans suite).
20 avril	Arrestation de Reine Demay, écrouée au Châtelet.
4 mai	Élargissement de Reine Demay.
Vers le 4 mai	Giustiniana met au monde un bébé à Conflans.
Vers le 24 mai	Giustiniana rend public le lieu de sa retraite.
Fin juin	Retour de Giustiniana à l'Hôtel de Hollande.
15 juillet	La Popelinière épouse par contrat mademoiselle de Mondran.
18 juillet	Départ des Wynne pour Londres.
8 septembre	Après la mort de Montcalm, Québec tombe.
20 novembre	Désastre de Belle-Île.
20 juillet 1760	Manon Balletti épouse l'architecte Blondel.
1761	Giustiniana épouse à Venise le comte Philipp-Joseph Orsini-Rosenberg, ambassadeur d'Autriche.
28 août 1762	Goldoni arrive à Paris ; contrat de deux ans aux Italiens.
1762	La Comédie-Italienne fusionne avec l'Opéra-Comique, dans lequel elle se dissoudra.

---

---

?	Naissance du fils du comte et de la comtesse Orsini-Rosenberg.
5 décembre	Mort de La Popelinière.
10 février 1763	Le traité de Paris met fin à la guerre de Sept Ans et aux prétentions américaines de la France.
12 février	Mort de Marivaux.
28 mai	Naissance du fils de La Popelinière. Les héritiers feront un procès à la veuve et à son fils pour remettre la main sur l'héritage. Ils auront gain de cause.
7 février 1765	Mort du comte Orsini-Rosenberg.
1776	Mort de Manon.
1782 — 1798	Principaux écrits de « Justine Wynne, comtesse Douairière des Ursins, et Rosenberg ».
Septembre 1785	Casanova à Dux (actuelle Duchkov, République tchèque).
1791 — 1798	Casanova écrit l' <i>Histoire de ma vie</i> .
21 août 1791	Mort de Giustiniana à Padoue.
Janvier 1793	Mort d'Andrea Memmo.
15 mai 1796	Entrée de Bonaparte à Milan.
4 août	Castiglione.
Janvier 1797	Rivoli.
Avril	Massacres de soldats français après les exactions de l'armée d'Italie : <i>Pâques véronaises</i> .
17 octobre	Traité de Campo-Formio. Bonaparte cède la Vénétie à l'Autriche... en représailles.
4 juin 1798	Mort de Casanova à Dux.
1822 — 1836	Premières éditions massacrées de « <i>Mémoires</i> » de Casanova.
1889	Charles Henry publie dans la <i>Revue historique</i> les documents d'archives relatifs à l'affaire Wynne.
1925	Bruno Brunelli découvre à la Bibliotheca Civica de Padoue une partie de la correspondance de Giustiniana.
1955	James Rives Childs découvre le dernier volume de la correspondance de Giustiniana à Venise.
1960	Première publication du texte original de l' <i>Histoire de ma vie</i> , de Jacques Casanova, chevalier de Seingalt, vénitien (Édition Brockhaus).
Novembre 1975	

---